

TRAUMA

43

XLIII JOURNÉES DE L'ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE

16 et 17 novembre 2013

Les traumatismes dans la cure analytique. Bonnes et mauvaises rencontres avec le réel

Mon premier répertoire

TRAUMA

A
B
C
D
E
F
G
H
I
J
K
L
M
N
O
P
Q
R
S
T
U
V
W
X
YZ

Préface

« Mon premier répertoire TRAUMA » numérique, illustre l'ampleur des occurrences de la notion de traumatisme, confirmant sa place centrale parmi les concepts majeurs de la psychanalyse.

Outil de travail modulable, évolutif, et surtout personnalisable, le répertoire TRAUMA n'est pas un document exhaustif mais une mise en perspective des incidences de cette notion au sein de la doctrine psychanalytique. Premier répertoire car cet inventaire est une base de travail que chacun pourra consulter et compléter à sa guise.

Ce répertoire a été établi à partir d'un choix de citations extraites de textes majeurs de la psychanalyse et ordonnées selon un index thématique. Abréaction, amnésie post-traumatique, angoisse traumatique, après-coup, choc, etc., au total plus de cent entrées possibles. Chaque entrée est autonome, offrant une circulation aisée de l'un à l'autre des items.

Le lecteur trouvera également à la fin du répertoire une bibliographie intitulée « Références répertoriées », comprenant un ensemble de références dans lesquelles le traumatisme est mentionné.

Ce répertoire est le fruit du travail de la « Commission Bibliographie » de ces 43èmes Journées. Ont pris part à ce travail : Pablo Reyes, Eva Carrere Naranjo, Quynh Martin, Yves-Marie Le Guernic, Pascale Rivals, Marianne Ponthus, Sophie Guyomard, Véronique Saadi, Adriana Campos, Niels Adjiman. Pascale Rivals a édité le répertoire et Cécile Favreau en a réalisé la conception.

Bonne lecture !

Caroline Doucet



L'Alphabet de Villeglé

Abécédaire

A	1
<i>Abréaction</i>	1
<i>Accident</i>	1
<i>Amour</i>	4
<i>L'analyste traumatique</i>	4
<i>Angoisse</i>	5
<i>Angoisse traumatique</i>	5
<i>Après-coup</i>	6
<i>L'Autre</i>	6
B	6
C	7
<i>Causalité</i>	7
<i>Choc initial</i>	7
<i>Clinique différentielle</i>	8
<i>Complexe d'Œdipe</i>	9
<i>Contingence</i>	10
<i>Cure analytique</i>	10
D	12
<i>Défense</i>	12
<i>Désir de l'Autre</i>	12
<i>Détresse du sujet</i>	13
E	15
<i>Ecriture</i>	15
<i>Effets du traumatisme</i>	15
<i>L'endroit et l'envers du traumatisme</i>	16
<i>Enfance</i>	17
<i>L'enfant et le comportement des adultes</i>	21
<i>Événement de corps</i>	21
<i>Événement et destin de l'événement</i>	22
<i>Événement Freud</i>	25
<i>Etiologie</i>	25

F	29
<i>Famille</i>	29
<i>Fantasme</i>	29
<i>Féminité, féminin</i>	30
<i>Fixation</i>	31
G	32
<i>Généralisation des événements traumatiques</i>	32
<i>La guerre et les névroses de guerre</i>	32
H	34
<i>Historisation</i>	34
<i>Théorie traumatique de l'hystérie</i>	35
I	36
<i>Illisible</i>	36
<i>Imaginaire</i>	36
<i>Inconscient réel</i>	37
<i>Indétermination</i>	37
<i>Insistance</i>	38
<i>Interprétation</i>	39
<i>Itération</i>	40
J	41
<i>Jouissance</i>	41
<i>Jouissance pénienne</i>	41
<i>Jouissance première</i>	42
K	42
L	43
<i>Le traumatisme Lacan</i>	43
<i>Lalangue comme noyau traumatique</i>	43
<i>Le trauma de la Langue</i>	44
<i>Latence</i>	45
<i>Loi du traumatisme</i>	46
M	47
<i>Mémoire et souvenirs-écrans</i>	47

<i>Mère traumatique</i>	47
<i>N</i>	49
<i>Traumatisme de la Naissance</i>	49
<i>Névrose traumatique</i>	49
<i>Nœud et trauma</i>	50
<i>O</i>	51
<i>Objet a</i>	51
<i>Obstétrique</i>	52
<i>P</i>	53
<i>Parole commune</i>	53
<i>La parole et ses limites</i>	53
<i>La première fois</i>	53
<i>Prévention</i>	54
<i>Le psychanalyste en parent traumatique</i>	55
<i>Q</i>	55
<i>R</i>	56
<i>Réalité psychique</i>	56
<i>Réel comme condensation du traumatisme</i>	56
<i>Réel et réveil</i>	56
<i>Refoulement</i>	57
<i>Regard</i>	57
<i>Religion</i>	58
<i>Répétition et remémoration</i>	58
<i>Résolution du trauma</i>	60
<i>Fonction du rêve</i>	61
<i>RSI</i>	61
<i>Ruptures</i>	61
<i>S</i>	63
<i>Satisfaction</i>	63
<i>Savoir absolu</i>	63
<i>Scène primitive et scène traumatique</i>	64
<i>Sens et non sens</i>	64

<i>Sexualité</i>	65
<i>Le signifiant mortifié</i>	66
<i>Le trauma comme signifiant énigmatique</i>	67
<i>Sinthome</i>	68
<i>Sommeil</i>	68
<i>Structure</i>	69
<i>Sujet supposé savoir ou savoir</i>	69
<i>Surmoi</i>	70
<i>Symptomatologie</i>	70
<i>Symptôme et substitution</i>	71
<i>Symptraumatise</i>	72
T	73
<i>Temporalité</i>	73
<i>Troumatisme</i>	74
<i>Tuché et automaton</i>	76
U	79
<i>Urgences subjectives</i>	79
V	80
<i>Victime</i>	80
<i>Vie</i>	80
<i>Vivant</i>	80
W	81
X	82
Z	82
<i>Références répertoriées</i>	83

A

Abréaction

« Plus originellement encore que par son lien au complexe d'Œdipe, la tragédie est à la racine de notre expérience, comme en témoigne le mot clé, le mot pivot de *catharsis*.

Pour vos oreilles, ce mot est sans doute plus ou moins étroitement lié au terme d'abréaction, qui suppose déjà franchi le problème qu'articule Freud dans son ouvrage inaugural avec Breuer, celui de la décharge - décharge en acte, voire décharge motrice, de quelque chose qui n'est pas si simple à définir, et dont nous ne pouvons pas dire que le problème soit pour nous résolu - décharge, dit-on, d'une émotion restée suspendue. Il s'agit de ceci - une émotion, un traumatisme peut laisser pour le sujet quelque chose en suspens, et ce, aussi longtemps qu'un accord n'est pas retrouvé. La notion d'insatisfaction suffit à remplir le rôle de compréhensibilité qui est ici requis. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 286.

Accident

« Il s'agit d'accident, et au fond ce qui définit l'accident c'est d'être un événement imprévu, qui comporte donc toujours un élément de contingence, et, pour les sujets, un affect de surprise. Alors, ici, il s'y ajoute clairement le savoir qu'il y a des accidents, qu'il y a nécessairement des accidents contingents. On ne sait pas où, mais on sait, et on doit peut-être avoir calculé une moyenne, éventuellement saisonnière, d'accidents et de type d'accidents, c'est-à-dire qu'on arrive tout de même à exercer là de la précision sur l'imprévu, on peut prévoir qu'il y aura de l'imprévu et de quel type d'imprévu. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Le lieu et le lien », 2000-2001, leçon du 6 juin 2000, inédit.

Acte Psychanalytique

« Ce qui est attendu de la séance, c'est justement ce qu'on se refuse à attendre, de crainte d'y trop mettre le doigt : la surprise, a souligné Reik.

Et ceci exclut tout procédé de concentration : cette exclusion est sous-jacente à l'idée d'association.

Au présupposé de l'entreprise, ce qui domine est un matter-of-fact. Ce que nous avons à surprendre, est quelque chose dont l'incidence originelle fut marquée comme traumatisme. Elle n'a pas varié de ce que la stupidité qu'elle implique, se soit transférée au psychanalyste. Ce qui reste dans l'idée de situation dont se totalisent les effets qu'on dit déformants, les dirait-on informants même qu'il s'agirait de la même chose. »

Lacan J., « De la Psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 353.

« Il faut bien s'intéresser de nouveau à cet algorithme du transfert que j'ai déjà transcrit plusieurs fois au tableau, et le commenter comme il faut pour ne pas mourir idiot. Qu'est-ce que ça veut dire qu'au commencement de l'analyse est le transfert? Ca veut dire d'abord qu'au commencement de l'analyse, ce n'est pas l'inconscient. Au commencement, il y a ce signifiant énigmatique qui fait traumatisme et qui est à déchiffrer. Pour le déchiffrer, il faut le rapport à l'analyste. L'inconscient au travail, le déchiffrement de l'inconscient suppose l'analyste. »
Miller J.-A., « Donc », 1993- 1994, leçon du 15 juin 1994, inédit.

« Et ce premier saut, qui vient dans un signifiant, dans un nom inscrire la phrase d'une jouissance, il le généralise en ne parlant pas de saut mais plutôt d'assaut, rencontre traumatique avec ou entre la structure du langage et le savoir du sexuel. Rencontre traumatique puisque justement il n'y aura pas de formule qui permettra de définir le sexuel, il y aura la trace d'un saut qui inscrira ce peu de sens ou le peu de jouissance, la perte qui s'y est inscrite.

Alors, cette trace, ce saut ou cet assaut, la trace qui en reste, c'est ce qui va permettre au psychanalyste interprétant, lui, de faire intrusion du signifiant, son traumatisme à lui ou son contre-traumatisme, c'est qu'il répond à cette première inscription par la possibilité de faire usage intrusif du signifiant. »

Laurent E., « L'Autre qui n'existe pas et ses Comités d'éthique », 1996-1997, leçon du 19 mars 1997, inédit.

« Qu'en est-il, dans l'analyse, de la réduction du facteur quantitatif lui-même ? Qu'en est-il du désinvestissement des articulations signifiantes pathogènes ? Ça, c'est une vraie question. Ce qui est sûr, c'est que la réduction du facteur quantitatif, pour l'appeler de son nom freudien,

n'est pas du même ordre que la réduction signifiante. Qu'il est question, là, d'une réduction à la contingence, c'est la réduction à la rencontre, c'est la réduction au traumatisme et que la réduction de la contingence même est de l'ordre du possible, c'est-à-dire le désinvestissement du pathogène, parce que c'est bien de ça qu'il s'agit dans l'analyse, le désinvestissement du pathogène n'est jamais que de l'ordre du possible, c'est-à-dire qu'à un moment, ça cesse de s'écrire. »

Miller J.-A., « Le partenaire symptôme », 1997-1998, leçon du 6 mai 1998, inédit.

Annésie post-traumatique

« Au cours de l'analyse, on peut découvrir des poches d'amnésie se rapportant à des événements isolés ou même à des tranches de vie qui ont complètement échappé à la conscience et de l'analyste et du patient. Ces événements n'ont jamais eu d'effets traumatiques manifeste et leur présence dans la vie psychique du patient n'a pas interrompu le fil de son existence ni gêné le cours de l'analyse. »

Deutsch H., « Les amnésies post-traumatiques et leur fonction adaptative (1966) », *Les « comme si » et autres textes (1933-1970)*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 305.

« On ne peut pas être sûr que l'effet du trauma soit écarté à jamais avec la levée de l'amnésie. Chaque traumatisme crée – ou renforce – une disposition à la répétition. Chaque réaction traumatique est une névrose traumatique en miniature ; une provocation appropriée peut plus ou moins en faire resurgir les traces. Pour des raisons identiques, une nouvelle expérience traumatique, surtout si elle est identique (ou analogue) à la première, peut facilement jouer le rôle d'agent provocateur. »

Ibid., p. 312.

« Les deux patients ont réagi par une amnésie à des événements traumatiques, en utilisant comme défense le déni d'existence de ces événements. [...]. Ce qui a été remarquable chez le premier patient dont l'amnésie s'est développée lorsqu'il était adulte, c'est que le « trauma » et l'amnésie consécutive provenaient d'un processus régressif dans le moi pendant une période de progrès de sa vie libidinale. [...]. Le second patient (Mr Smith) recouvrit par l'amnésie un trauma qui s'était produit quand il avait 10 ans. Même en analyse il ne pouvait pas retrouver le souvenir des événements traumatiques. Ce patient avait toujours été conscient de son trou de mémoire, mais il ne se rendait pas compte des conséquences du trauma. [...]. Dans les deux

cas, nous pouvons parler de 'moi faible' dans la situation traumatique : chez Mr Jones, l'événement pathogène a mobilisé régressivement une reviviscence de la préadolescence avec ses exigences et ses frustrations ; Mr Smith était réellement dans cette période critique du développement quand le trauma s'est produit, et sa pathologie a été le résultat de sa fixation émotionnelle à cette période. Puisque notre connaissance du développement chronologique des mécanismes de défense n'est pas suffisante, il est impossible de dire si la sorte d'amnésie que mes deux patients ont développée correspond à la phase particulière de développement du moi dans laquelle ils se trouvaient tous les deux au moment du trauma. »

Ibid., p. 325.

Amour

« Chercher l'objet pour ne jamais l'atteindre, c'est bien le ressort du désir : l'objet perdu cause le désir en un glissement infini. Cette quête éperdue trouve cependant un point d'arrêt dans l'idée de l'amour : une unité serait possible entre deux êtres et comblerait le manque. Or, l'amour ne comble rien, il jette simplement son voile sur l'impossibilité d'une véritable union entre les amants. Lacan a inscrit ce traumatisme de la sexualité dans une formule qui peut paraître opaque : *Il n'y a pas de rapport sexuel.* »

Chiriaco S., « Blessures amoureuses », *Le désir foudroyé*, Paris, Navarin/Le champ freudien éditeur, 2012, p. 88.

L'analyste traumatique

« Et incarner le traumatisme suppose de ne pas reculer devant sa propre méchanceté, ne pas se fasciner sur le « faire le bien et être bon ». Il y a une méchanceté de la jouissance qui vous mord, qui vous traîne, qui vous déborde et l'analyste est là pour l'incarner. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Vie de Lacan », 2009-2010, cours du 3 février 2010, inédit.

« S'il peut aider un sujet à retrouver la parole après un traumatisme, c'est qu'il arrive à être lui-même à la place du trauma. C'est en ce sens que Lacan a pu dire que " l'analyste est traumatique ". Il l'est comme le langage l'est lui-même. Il peut occuper cette place de

l'insensé car sa formation l'a amené à réduire le sens du symptôme à son noyau le plus proche d'une contingence hors-sens. Disons qu'il ne croit plus au sens. »

Laurent É., « Le trauma à l'envers », Ornicar ? Digital, consultable sur :

<http://www.lacanian.net/Ornicar%20online/Archive%20OD/ornicar/articles/2041au.htm>

Angoisse

« Si l'angoisse est la réaction du moi au danger, on est porté à concevoir la névrose traumatique, qui se rattache si fréquemment à un danger pour la vie, auquel on a survécu, comme une conséquence directe de l'angoisse pour la vie ou angoisse de mort, avec mise à l'écart des relations de dépendance du moi et de la castration. »

Freud S., *Inhibition, symptôme, angoisse (1926)*, Paris, PUF, 1993, p. 43.

« La conséquence immédiate de chaque traumatisme, c'est l'angoisse. Elle consiste en un sentiment d'incapacité à s'adapter à la situation de déplaisir : (1) en soustrayant son Soi à l'irritation (fuite), (2) en éliminant l'irritation (anéantissement de la force extérieure). »

Ferenczi S., « Réflexions sur le traumatisme », in *Psychanalyse 4, Œuvres complètes, tome IV : 1927-1933*, Paris : Payot, 1982, p. 140-141.

« L'angoisse, Freud, au terme de son œuvre, l'a désignée comme signal. Il l'a désignée comme un signal distinct de l'effet de la situation traumatique, et articulé à ce qu'il appelle danger, terme qui renvoie pour lui à la notion, il faut bien le dire non élucidée, de danger vital.

Ce que j'aurai pour vous articulé d'original cette année, c'est une précision sur ce qu'est ce danger. Conformément à l'indication freudienne mais plus précisément articulé, je dis que le danger en question est lié au caractère de cession du moment constitutif de l'objet *a*. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 375.

Angoisse traumatique

« On a été chercher l'angoisse, et plus exactement ce qui est plus originel que l'angoisse, la préangoisse, l'angoisse traumatique. Personne n'a parlé de cela, l'angoisse c'est la sensation du désir de l'Autre. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IX, « L'identification », leçon du 4 avril 1962, inédit.

Après-coup

« Nous ne manquons jamais de découvrir qu'un souvenir refoulé ne s'est transformé *qu'après-coup* en traumatisme. La raison de cet état de chose se trouve dans l'époque tardive de la puberté par comparaison avec le reste de l'évolution des individus. »

Freud S., *La naissance de la psychanalyse (1895)*, Paris, PUF, p. 366.

« Le deuxième traumatisme qui peut survenir est assimilé par l'inconscient au premier traumatisme refoulé. (...) Le deuxième traumatisme, ou un autre plus tardif, devient le facteur adjuvant qui rompt l'équilibre psychique et la maladie éclate. »

Abraham K., « Les traumatismes sexuels comme forme d'activité sexuelle infantile », *Oeuvres complètes*, tome I, 1907-1914, Paris, Payot et Rivages, 2000, p. 36.

L'Autre

« ... le nom de Hegel est à penser en rapport avec la question clinique paranoïaque qui est celle de Lacan et qui est orientée: la clinique de Lacan est orientée par l'idée, par la notion que l'Autre est impossible à supporter, que le trauma, le trauma c'est l'émergence de l'Autre, c'est le semblable et la dynamique rivalitaire qui s'ensuit au point que l'invention de l'Autre majuscule - avec un grand A - peut passer pour le traitement de la paranoïa, le traitement de la paranoïa par le passage de l'imaginaire au symbolique. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Vie de Lacan », 2009-2010, cours du 17 mars 2010, inédit.

B

C

Causalité

« Souvenons-nous que la méthode instaurée par Breuer et par Freud fut, peu après sa naissance, baptisée par l'une des patientes de Breuer, Anna O., du nom de « talking cure ». Rappelons que c'est l'expérience inaugurée avec cette hystérique qui les mena à la découverte de l'événement pathogène dit traumatique.

Si cet événement fut reconnu pour être la cause du symptôme, c'est que la mise en paroles de l'un (dans les « stories » de la malade) déterminait la levée de l'autre. Ici le terme de prise de conscience emprunté à la théorie psychologique qu'on a aussitôt donnée du fait, garde un prestige qui mérite la méfiance que nous tenons pour de bonne règle à l'endroit des explications qui font office d'évidences. »

Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 254-255.

« Le nachträglich (rappelons que nous avons été le premier à l'extraire du texte de Freud), le nachträglich ou après-coup selon lequel le trauma s'implique dans le symptôme, montre une structure temporelle d'un ordre plus élevé.

Mais surtout l'expérience de cette fermeture montre que ce ne serait pas un acte gratuit pour les psychanalystes, de rouvrir le débat sur la *cause*, fantôme impossible à conjurer de la pensée, critique ou non. Car la cause n'est pas, comme on le dit de l'être aussi, un leurre des formes du discours, - on l'aurait déjà dissipé. Elle perpétue la raison qui subordonne le sujet à l'effet du signifiant. »

Lacan J., « Position de l'inconscient », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 839.

Choc initial

"Et c'est avec le signifiant qui commencent les embrouilles, les embrouilles du vrai, les embrouilles du désir, les embrouilles de l'interdit, les embrouilles de l'Oedipe, parce qu'à la racine, le signifiant vient percuter le réel, il vient percuter les corps. Et chez le parlêtre, ce choc initial, ce traumatisme introduit une faille qui est aussi bien le phallus, qui est aussi bien

la faute, le péché ou, dit Lacan - en prenant la première syllabe de *sinthome*, *sin* - en anglais le *sinn*, le péché. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « L'être et le Un », 2010-2011, leçon du 25 mai 2011, inédit.

Clinique différentielle

« Or, les aléas et les caprices de cette régulation s'accroissent à mesure que le même progrès social, en faisant évoluer la famille vers la forme conjugale, la soumet plus aux variations individuelles. De cette « anomie » qui a favorisé la découverte du complexe, dépend la forme de dégradation sous laquelle le connaissent les analystes : forme que nous définirons par un refoulement incomplet du désir pour la mère, avec réactivation de l'angoisse et de l'investigation, inhérentes à la relation de la naissance ; par un abâtardissement narcissique de l'idéalisation du père, qui fait ressortir dans l'identification œdipienne l'ambivalence agressive immanente à la primordiale relation au semblable. Cette forme est l'effet commun tant des incidences traumatiques du complexe que de l'anomalie des rapports entre ses objets. Mais à ces deux ordres de causes répondent respectivement deux ordres de névroses, celles dites de transfert et celles dites de caractère. »

Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 74.

« On voit donc que c'est l'incidence du traumatisme dans le progrès narcissique qui détermine la forme du symptôme avec son contenu. Certes, d'être exogène, le traumatisme intéressera au moins passagèrement le versant passif avant le versant actif de ce progrès, et toute division de l'identification consciente du moi paraît impliquer la base d'un morcelage fonctionnel : ce que confirme en effet le soubassement hystérique que l'analyse rencontre chaque fois qu'on peut reconstituer l'évolution archaïque d'une névrose obsessionnelle. Mais une fois que les premiers effets du traumatisme ont creusé leur lit selon l'un des versants du drame existentiel : assomption de la séparation ou identification du moi, le type de la névrose va en s'accusant.

Cette conception n'a pas seulement l'avantage d'inciter à saisir de plus haut le développement de la névrose, en reculant quelque peu le recours aux données de la constitution où l'on se repose toujours trop vite : elle rend compte du caractère essentiellement individuel des déterminations de l'affection. Si les névroses montrent, en effet, par la nature des complications qu'y apporte le sujet à l'âge adulte (par adaptation secondaire à sa forme et aussi par défense secondaire contre le symptôme lui-même, en tant que porteur du refoulé),

une variété de formes telle que le catalogue en est encore à faire après plus d'un tiers de siècle d'analyse - la même variété s'observe dans ses causes. Il faut lire les comptes rendus de cures analytiques et spécialement les admirables cas publiés par Freud pour comprendre quelle gamme infinie d'événements peuvent inscrire leurs effets dans une névrose, comme traumatisme initial ou comme occasions de sa réactivation - avec quelle subtilité les détours du complexe œdipien sont utilisés par l'incidence sexuelle : la tendresse excessive d'un parent ou une sévérité inopportune peuvent jouer le rôle de séduction comme la crainte éveillée de la perte de l'objet parental, une chute de prestige frappant son image peuvent être des expériences révélatrices. Aucune atypie du complexe ne peut être définie par des effets constants. Tout au plus peut-on noter globalement une composante homosexuelle dans les tendances refoulées par l'hystérie, et la marque générale de l'ambivalence agressive à l'égard du père dans la névrose obsessionnelle ; ce sont au reste là des formes manifestes de la subversion narcissique qui caractérise les tendances déterminantes des névroses. »

Ibid., p. 76-77.

« C'est le 'choix des névroses' qui me préoccupe. Dans quelles circonstances une personne devient-elle hystérique, au lieu de devenir paranoïaque ? Dans une première et grossière tentative, à l'époque où je cherchais impétueusement à forcer la citadelle, je pensais que ce choix dépendait de l'âge auquel les traumatismes s'étaient produits, du moment de l'incident. J'ai, depuis longtemps, abandonné cette idée ; ensuite, je n'ai plus eu d'opinion jusqu'à ces jours derniers où le rapport avec la théorie de la sexualité s'est révélé. »

Freud S., Lettre N° 125 du 9/12/1899, *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1991, p. 270.

Complexe d'Œdipe

« Une fonction de puissance et de tempérament à la fois, - un impératif non plus aveugle, mais « catégorique », - une personne qui domine et arbitre le déchirement avide et l'ambivalence jalouse qui fondaient les relations première de l'enfant avec sa mère et avec le rival fraternel, voici ce que le père représente et semble-t-il d'autant plus qu'il est plus « en retrait » des premières appréhensions affectives. Les effets de cette apparition sont exprimés diversement par la doctrine, mais très évidemment ils y apparaissent gauchis par les incidences traumatisantes où l'expérience les a faits d'abord apercevoir. Ils me paraissent pouvoir s'exprimer sous leur forme la plus générale ainsi : la nouvelle image fait « flocler »

dans le sujet un monde de personnes qui, en tant qu'elles représentent des noyaux d'autonomie, changent complètement pour lui la structure de la réalité. »

Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 182.

« A vrai dire, ce préjugé qui attribue à l'ordre psychique un caractère épiphénoménal, c'est-à-dire inopérant, était favorisé par une analyse insuffisante des facteurs de cet ordre et c'est précisément à la lumière de la situation définie comme œdipienne que tels accidents de l'histoire du sujet prennent la signification et l'importance qui permettent de leur rapporter tel trait individuel de sa personnalité ; on peut même préciser que lorsque ces accidents affectent la situation œdipienne comme traumatismes dans son évolution, ils se répètent plutôt dans les effets du surmoi ; s'ils l'affectent comme atypies dans sa constitution, c'est plutôt dans les formes de l'idéal du moi qu'ils se reflètent. Ainsi, comme inhibitions de l'activité créatrice ou comme inversions de l'imagination sexuelle, un grand nombre de troubles, dont beaucoup apparaissent au niveau des fonctions somatiques élémentaires, ont trouvé leur réduction théorique et thérapeutique. »

Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 47.

Contingence

« La contingence, Lacan l'avait déjà découverte il y a très longtemps, précisément quand il isolait la fonction du signifiant, c'est que le signifiant, et comme la moindre étymologie le montre, le signifiant emporte avec lui de l'arbitraire. Nulle part la dérivation du sens des mots que nous utilisons n'est écrite comme nécessaire. Ce sont toujours des rencontres. Chaque mot est une rencontre et l'incidence de chaque mot sur le développement érotique du sujet est marquée de cette contingence. C'est ce qu'on a représenté sous les aspects du traumatisme que c'est toujours une rencontre et toujours une mauvaise surprise. Une histoire, l'histoire vécue comme histoire, c'est l'histoire des mauvaises surprises qu'on a eues. »

Laurent É., & Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « L'Autre qui n'existe pas et ses Comités d'éthique », leçon du 26 mars 1997, inédit.

Cure analytique

« On peut dire que c'est une expérience prégnante dans la cure analytique que cette expérience du traumatisme. C'est à ça aussi que Lacan renvoie quand il parle de l'étrangeté de l'objet petit

a que connaissent bien, même sous un autre nom, les analystes. L'expérience du traumatisme, si on la prend au sérieux, implique de donner à la jouissance une fonction hors système, absolue. C'est ce que Lacan développe dans la troisième partie de ce chapitre et dans la ligne qui n'est pas toujours apparente, dans la ligne qu'en est-il, pourquoi y a-t-il traumatisme ? Pourquoi l'incidence première de la jouissance prend telle toujours la forme d'une intrusion ? Le mot y est. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Illuminations profanes », 2005 - 2006, cours du 10 mai 2006, inédit.

« Nous avons alors reconnu comme déterminantes pour le succès de notre effort thérapeutique les influences de l'étiologie traumatique, la force relative des pulsions à maîtriser et quelque chose que nous avons appelé la modification du moi. »

Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » 1937, *Résultats, Idées, Problèmes II*, 1921-1938, Paris, PUF, 1995, p. 249.

« Dans le progrès de l'analyse, je vous l'ai indiqué, c'est à l'approche des éléments traumatiques – fondés dans une image qui n'a jamais été intégrée – que se produisent les trous, les points de fracture, dans l'unification, la synthèse, de l'histoire du sujet. Je vous ai indiqué que c'est à partir de ces trous que le sujet peut se regrouper dans les différentes déterminations symboliques qui font de lui un sujet ayant une histoire. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 222.

« C'est bien de cela qu'il s'agit, au terme de l'analyse, d'un crépuscule, d'un déclin imaginaire du monde, et même d'une expérience à la limite de la dépersonnalisation. *C'est alors que le contingent tombe* – l'accident, le traumatisme, les accrocs de l'histoire – *Et c'est l'être qui vient alors à se constituer.* »

Ibid., p. 258.

D

Défense

«On s'apercevra que cette théorie inclut l'idée de traumatisme, c'est-à-dire une expérience contre laquelle les défenses du moi ont été inadéquates au stade de développement affectif de l'individu (à cette époque ou dans l'état du patient à ce moment-là). Le traumatisme est un empiètement qui se produit avant le développement des mécanismes qui lui rendent prévisible l'imprévisible.

A la suite des expériences traumatiques, de nouvelles défenses s'organisent rapidement, mais dans l'espace de l'instant précédent leur instauration, l'individu a eu une rupture de son continuum d'existence (tel qu'il est enregistré sur l'ordinateur personnel), rupture due à la réaction automatique à la faillite de l'environnement. »

Winnicott D., « *Traumatisme, culpabilité, régression, individuation, La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000, p. 324-325.

Désir de l'Autre

« Si la scène primitive participe de cette structure, c'est sans doute en tant qu'elle la renverse. Ce renversement fait que le sujet voit quelque chose s'ouvrir, aperçoit soudain une béance dont la valeur traumatique a rapport au désir – entrevu, perçu comme tel – de l'Autre. Le désir de l'Autre reste là comme un noyau énigmatique, jusqu'à ce que, ultérieurement, après coup, le sujet puisse en réintégrant le moment mais qui sera en tous les cas la chaîne génératrice de toute une modulation inconsciente - chaîne génératrice dès lors de la névrose. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2013, p. 500.

« Si le désir de l'Autre est tel qu'il soit fermé, c'est qu'il s'exprime en ceci, caractéristique de la scène traumatique, que le corps y est aperçu comme séparé de la jouissance. La fonction de l'Autre ici s'incarne. Elle est ce corps en tant que perçu comme séparé de la jouissance.

Le pas, donc, que fait franchir Freud concernant la fonction de la pensée par rapport au *Selbstbewußtsein* est celui-ci. Il montre que l'essence du *Je sais que je pense* n'est rien d'autre que le trop d'accent mis sur le *Je sais* pour oublier le *Je ne sais pas* qui est sa réelle origine. L'énoncé de ce *Je ne sais pas* est déjà mis en suspens, si je puis dire - mais justement je ne le dis pas -, par la division qu'il implique du seul fait de la présence de la négation. Le *Je sais que je pense* est fait pour l'écranter d'une façon définitive.

Chez Hegel, la vérité est la place où est réellement ce *que je pense*. Elle désigne chez Freud la place d'où ce *que je pense* est motivé.

Observez que, si ceci doit être pris en toute rigueur, de cette place il n'y a rien à dire qui ait sens. Elle est créée par un *ça ne veut rien dire*. C'est l'endroit où ce *ça ne veut rien dire* commande un *ça veut dire* de remplacement. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 274.

« Dans une telle subjectivité-comme-rencontre (que j'ai appelé "matrixielle"), là où l'Autre-mère n'est pas un Autre absolu, absolument séparé, nous avançons dans une sphère où le "désir" est une liaison-limite, où " l'objet du désir " n'est pas un objet mais un processus de perte des rapports dont le fondement est la liaison traumatique. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Les us du laps », 1999-2000, cours du 7 juin 2000, inédit.

Détresse du sujet

« Dans la présence primitive du désir de l'Autre comme obscure et opaque, le sujet est sans recours, *hilflos*, *L'Hilflosigkeit* - j'emploie le terme de Freud - cela s'appelle en français la *détresse* du sujet. C'est là le fondement de ce qui, dans l'analyse, a été exploré, expérimenté, situé comme l'expérience traumatique. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2013, p. 27.

« Pour autant que, comme désir, c'est-à-dire dans la plénitude d'un destin humain qui est celui d'un sujet parlant, il approche cet objet, le sujet se trouve pris dans une sorte d'impasse. Cet objet, comme objet, il ne saurait l'atteindre qu'à se trouver lui-même, comme sujet de la parole, effacé dans cette élision qui le laisse dans la nuit du traumatisme, dans ce qui est, à proprement parler, au-delà de l'angoisse même. Ou alors, il se trouve devoir prendre la place de l'objet, se substituer à lui, se subsumer sous un certain signifiant.

Lequel ? Pour l'instant, je l'articule purement et simplement, je ne le justifie pas, tout notre développement le justifiera – c'est le phallus. »

Ibid., p. 146.

Deuil

« Lorsqu'on perd une personne proche, quel que soit son sexe, cette séparation réveille le souvenir de la séparation initiale d'avec la mère ; et la tâche douloureuse, qui consiste à détacher la libido de cette personne et dont Freud a reconnu l'expression dans le deuil, correspond à une répétition psychique du traumatisme de la naissance. »

Rank O., *Le traumatisme de la naissance (1924)*, Paris, PBP, 1990, p. 35.

E

Écriture

« Je considère que d'avoir énoncé, sous la forme d'une écriture, le réel en question a la valeur de ce qu'on appelle généralement un traumatisme. Non pas que ç'ait été ma visée de traumatiser quiconque, surtout de mes auditeurs, auxquels je n'ai aucune raison d'en vouloir au point de leur causer un traumatisme. Disons que c'est le forçage d'une nouvelle écriture, qui a ce qu'il faut bien appeler par métaphore une portée symbolique, et aussi le forçage d'un nouveau type d'idée, si je puis dire, une idée qui ne fleurit pas spontanément du seul fait de ce qui fait sens, c'est-à-dire de l'imaginaire. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 130-131.

Effets du traumatisme

« Les effets du traumatisme sont de deux sortes, positifs et négatifs. Les premiers sont des efforts pour remettre en œuvre le traumatisme, donc pour remémorer l'expérience oubliée ou, mieux encore, pour la rendre réelle, pour en vivre à nouveau une répétition, même si ce ne fut qu'une relation affective antérieure, pour la faire revivre dans une relation analogue à une autre personne. On réunit ces efforts sous le nom de *fixations* au traumatisme et de *contrainte de répétition*. Ils peuvent être intégrés dans le moi dit normal et lui prêter, en tant que tendances constantes de celui-ci, des traits de caractère immuables, bien que leur fondement effectif, leur origine historique soient oubliés, ou plutôt à cause de cela. »

Freud S., *L'homme Moïse et la religion monothéiste (1939)*, Paris, Gallimard, 1991, p. 163.

« Les réactions négatives tendent au but opposé : à ce qu'aucun élément des traumatismes oubliés ne puisse être remémoré ni répété. Nous pouvons les réunir sous le nom de *réactions de défense*. Leur expression principale est ce qu'on nomme les *évitements*, qui peuvent s'aggraver en devenant des *inhibitions* ou des *phobies*. Ces réactions négatives fournissent elles aussi les plus fortes contributions à la formation du caractère ; au fond elles sont des

fixations au traumatisme tout comme leurs antithèses, sauf qu'il s'agit des fixations des tendances contraires. »

Ibid., p. 163-164.

Effraction

« Le terme *traumatique* n'a pas d'autre sens qu'un sens économique. Nous appelons ainsi un événement vécu qui, en l'espace de peu de temps, apporte dans la vie psychique un tel surcroît d'excitation que sa suppression ou son assimilation par les voies normales devient une tâche impossible, ce qui a pour effet des troubles durables dans l'utilisation de l'énergie. »

Freud S., « Rattachement à une action traumatique. L'inconscient », *Introduction à la psychanalyse (1916-17)*, Paris, Payot, 1994, p. 256-257.

« On peut, je crois, risquer la tentative de concevoir la névrose traumatique commune comme la conséquence d'une effraction large du pare-stimuli. »

Freud S., « Au-delà du principe de plaisir » (1920), *Oeuvres complètes*, tome XV, Paris, PUF, 1996, p. 302.

L'endroit et l'envers du traumatisme

« Si nous conjoignons ces deux sens du trauma, le trauma est davantage un processus qu'un événement. Il accompagne à jamais le sujet.

Il faut tenir ensemble les deux points de vue de l'endroit et l'envers du trauma, que nous écrivons avec J.-A. Miller :

$S \in RR \in S$.

C'est ce qui fait l'originalité de la psychanalyse dans l'ensemble des thérapies du trauma par la parole. »

Laurent É., « Le trauma à l'envers », Ornicar ? Digital, consultable sur :

<http://www.lacanian.net/Ornicar%20online/Archive%20OD/ornicar/articles/204lau.htm>

Enfance

« C'est avec et pendant la phase phallique que la sexualité infantile atteint son point culminant et se rapproche de son déclin. Garçon et fille vont dès lors connaître un destin différent. Tous deux ont commencé par mettre leur activité intellectuelle au service de l'investigation sexuelle, tous deux ont adopté l'hypothèse de l'universalité du pénis. Mais maintenant les voies suivies par les deux sexes vont diverger. Le petit garçon entre dans la phase oedipienne et se met à manipuler son pénis tout en se livrant à des fantasmes sexuels relatifs à une quelconque activité de son pénis à l'égard de sa mère. Puis, sous l'effet combiné de la menace de castration et de la constatation du manque de pénis de la femme, le petit garçon subit le plus grand traumatisme de sa vie qui inaugure la période de latence avec toutes ses conséquences. »

Freud S., *Abrégé de psychanalyse (1938)*, Paris, PUF, 1992, p. 15.

« Il est possible que ce qu'on appelle névroses traumatiques (déclenchées par une frayeur trop intense ou des chocs somatiques graves tels que collision de trains, explosions, etc.) constituent une exception, toutefois leurs relations avec le facteur infantile se sont jusqu'ici soustraites à nos investigations. Nous comprenons facilement pourquoi les névroses naissent de préférence durant la première enfance. Elles sont, nous le savons, des affections du moi, il n'est donc pas surprenant que le moi, tant qu'il demeure faible, inachevé, incapable de résistance, n'arrive pas à surmonter des tâches dont il pourrait plus tard s'acquitter en se jouant. (Les exigences pulsionnelles du dedans comme les excitantes du dehors agissent alors à la façon de « traumatismes », surtout si elles rencontrent certaines prédispositions). »

Ibid., p. 54.

« En effet, l'enfant ne croit pas la possibilité d'une punition semblable, mais si, au moment de la menace, il se souvient d'avoir déjà vu des organes génitaux féminins, ou encore si, un peu plus tard, il lui arrive d'apercevoir ce sexe auquel manque l'objet apprécié entre tous, il prend alors au sérieux la menace, et, sous l'effet du *complexe de castration*, subit le plus fort traumatisme de son existence. »

Ibid., p. 61.

« Il est bien connu en effet que l'analyse de névroses révèle que les traumatismes et les préjudices subis ont leur source dans certains événements, impression ou incidents survenus très tôt dans l'enfance, c'est-à-dire avant la sixième année. »

Klein M., « Le développement d'un enfant », *Essais de psychanalyse (1921-1945)*, Paris, Payot, p. 57.

« Pendant le premier stade sadique-anal, l'enfant subit son second traumatisme grave, qui renforce sa tendance à se détourner de la mère. Elle a frustré ses désirs oraux, et à présent, elle s'oppose aussi à ses plaisirs anaux. Tout ce passe comme si, à ce moment, les frustrations anales poussaient les tendances anales à s'amalgamer avec les tendances sadiques. »

Klein M., « Les stades précoces du conflit œdipien », *Essais de psychanalyse (1921-1945)*, Paris, Payot, p. 232.

« Je disais que lorsque les observations du coït avaient lieu à un stade assez tardif du développement, elles prenaient le caractère d'un traumatisme, tandis qu'elles étaient fixées et faisaient partie du développement sexuel si elles se produisaient tôt. »

Ibid., p. 240.

« (Cette supposition) nous explique bien pourquoi un traumatisme sexuel vécu dans l'enfance a une si grande signification dans l'histoire de nombreux individus, mais elle laisse ouverte la question de savoir pourquoi *chez tant de névrosés ou de psychotiques on peut découvrir un traumatisme sexuel au cours de l'anamnèse infantile.* »

Abraham K., « Les traumatismes sexuels comme forme d'activité sexuelle infantile », *Oeuvres complètes*, tome I, 1907-1914, Paris, Payot et Rivages, 2000, p. 30.

« L'enfant subit le traumatisme selon l'intention de son inconscient. »

Abraham K., *Oeuvres complètes*, tome I, 1907-1914, Paris, Payot et Rivages, 2000, p. 34.

« Nous savons depuis longtemps déjà que le matériel infantile traumatique peut se conserver dans l'inconscient dans toute sa fraîcheur. Nous savons que ces événements de l'enfance, qui ont disparu de la mémoire consciente, peuvent sous certaines conditions être réactivés dans toute leur vivacité. »

Deutsch H., « Sur le mensonge pathologique (*Pseudologia phantastica*) », *Les introuvables, cas cliniques et autoanalyse, 1918-1930*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 60.

« ... Dans nombre de cas, un événement infantile grave, ce qu'on appelle un traumatisme psychique n'a pas seulement provoqué la névrose mais en a été réellement la cause. Dans ces cas, on peut dire avec plus ou moins de certitude que c'est le caractère fâcheux de l'événement qui a lui seul rendu malade l'enfant. Mais, chez l'immense majorité des malades analysés, on a pu observer que les événements infantiles dit traumatiques ont la même signification que les conflits actuels de l'adulte. Ils n'ont eu d'effet traumatique que parce qu'ils n'ont pu être surmontés, et cela le plus souvent par suite d'une disposition interne de l'enfant qui, dans certains cas, avait elle-même pu provoquer ces événements. Nous pouvons même souvent constater une analogie entre les conflits névrotiques actuels de l'adulte et les premiers événements traumatiques de l'enfance. »

Deutsch H., (1930) « Névrose hystérique de destinée », *Les introuvables, cas cliniques et autoanalyse, 1918-1930*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 170.

« C'est dans ce nœud que gît en effet le rapport de l'image à la tendance suicide que le mythe de Narcisse exprime essentiellement. Cette tendance suicide qui représente à notre avis ce que Freud a cherché à situer dans sa métapsychologie sous le nom d'*instinct de mort* ou encore de *masochisme primordial*, dépend pour nous du fait que la mort de l'homme, bien avant qu'elle se reflète, de façon d'ailleurs toujours si ambiguë, dans sa pensée, est par lui éprouvée dans la phase de misère originelle qu'il vit, du *traumatisme de la naissance* jusqu'à la fin des six premiers mois de *prématuration physiologique*, et qui va retentir ensuite dans le *traumatisme du sevrage*. »

Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 186-187.

« En fait, le sevrage, par l'une quelconque des contingences opératoires qu'il comporte, est souvent un traumatisme psychique dont les effets individuels, anorexies dites mentales, toxicomanies par la bouche, névroses gastriques, révèlent leurs causes à la psychanalyse.

Traumatisant ou non, le sevrage laisse dans le psychisme humain la trace permanente de la relation biologique qu'il interrompt. Cette crise vitale se double en effet d'une crise du psychisme, la première sans doute dont la solution ait une structure dialectique. Pour la première fois, semble-t-il, une tension vitale se résout en intention mentale. »

Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 31.

« Tels sont les traits essentiels du rôle psychique du complexe fraternel. En voici quelques applications.

Le rôle traumatisant du frère au sens neutre est donc constitué par son intrusion. Le fait et l'époque de son apparition déterminent sa signification pour le sujet. L'intrusion part du nouveau venu pour infester l'occupant ; dans la famille, c'est en règle générale le fait d'une naissance et c'est l'aîné qui en principe joue le rôle de patient.

La réaction du patient au traumatisme dépend de son développement psychique. Surpris par l'intrus dans le désarroi du sevrage, il le réactive sans cesse à son spectacle : il fait alors une régression qui se révélera, selon les destins du moi comme psychose schizophrénique ou comme névrose hypocondriaque ; ou bien il réagit par la destruction imaginaire du monstre, qui donnera de même soit des impulsions perverses, soit une culpabilité obsessionnelle. »

Ibid., p. 44.

« Freud accusa d'abord, à l'origine des symptômes, soit une séduction sexuelle que le sujet a précocement subie par des manœuvres plus ou moins perverses, soit une scène qui, dans sa petite enfance, l'a initié par le spectacle ou par l'audition aux relations sexuelles des adultes. Or, si d'une part ces faits se révélaient comme traumatiques pour dévier la sexualité en tendances anormales, ils démontraient du même coup comme propres à la petite enfance une évolution régulière de ces diverses tendances et leur normale satisfaction par voie auto-érotique. C'est pourquoi, si d'autre part ces traumatismes se montraient être le fait le plus commun soit de l'initiative d'un frère, soit de l'inadvertance des parents, la participation de l'enfant s'y avéra toujours plus active, à mesure que s'affirmaient la sexualité infantile et ses motifs de plaisir ou d'investigation. Dès lors, ces tendances apparaissent formées en complexes typiques par la structure normale de la famille qui leur offrait leurs premiers objets. »

Ibid., p. 69.

« La référence de tels effets psychiques à une situation si originelle ne va pas sans obscurité. Il nous semble que notre conception du stade du miroir peut contribuer à l'éclairer : elle étend le traumatisme supposé de cette situation à tout un stade de morcelage fonctionnel, déterminé par le spécial inachèvement du système nerveux ; elle reconnaît dès ce stade l'intentionnalisation de cette situation dans deux manifestations psychiques du sujet : l'assomption du déchirement originel sous le jeu qui consiste à rejeter l'objet, et l'affirmation de l'unité du corps propre sous l'identification à l'image spéculaire. »

Ibid., p. 72.

« La description des stades, *formateurs de la libido*, ne doit pas être référée à une pseudo-maturation naturelle, qui reste toujours opaque. Les stades s'organisent autour de l'angoisse de castration. Le fait copulatoire de l'introduction de la sexualité est traumatisant — voilà un accroc de taille — et il a une fonction organisatrice pour le développement. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 62.

« [...] Des défauts de fiabilité de l'environnement à des stades précoces produisent chez le nourrisson des fractures du continuum personnel en raison des réactions à l'imprévisible. Ces évènements traumatiques comportent une angoisse impensable ou une douleur immense. »

Winnicott D., « Le concept de régression clinique opposé à celui d'organisation défensive » (1967), *Traumatisme, culpabilité, régression, individuation, La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000, p. 322.

L'enfant et le comportement des adultes

« Le comportement des adultes à l'égard de l'enfant qui subit le traumatisme fait partie du mode d'action psychique du traumatisme. Ceux-ci font généralement preuve d'incompréhension apparente à un très haut degré. »

Ferenczi S., « Réflexions sur le traumatisme », (1931-1932), *Psychanalyse 4, Œuvres complètes, tome IV : 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 141.

Événement de corps

« L'orientation vers le singulier ne veut pas dire qu'on ne déchiffre pas l'inconscient. Elle veut dire que cette exploration rencontre nécessairement une butée, que le déchiffrement s'arrête sur le hors-sens de la jouissance, et que, à côté de l'inconscient, où ça parle — et où ça parle à chacun, parce que l'inconscient c'est toujours du sens commun —, à côté de l'inconscient, il y a le singulier du sinthome, où ça ne parle à personne. C'est pourquoi Lacan le qualifie d'événement de corps. Ce n'est pas un événement de pensée, ce n'est pas un événement de langage, c'est un événement de corps : encore faut-il savoir de quel corps. Ce n'est pas un événement du corps spéculaire, ce n'est pas un événement qui a lieu là où se

déploie la forme leurrante du corps qui vous aspire dans le stade du miroir. C'est un événement du corps substantiel, celui qui a consistance de jouissance. Là, nous sommes à un niveau qui n'est pas celui de l'inconscient pour autant que la découverte de Freud telle que la formule Lacan c'est que l'inconscient est entièrement réductible à un savoir. La réduction de l'inconscient à un savoir c'est-à-dire à une articulation de signifiants – qu'on est amené à supposer à partir de l'interprétation, du caractère interprétable de ce qui fait symptôme –, cette qualité d'être un savoir est exclusive de l'événement. Alors, sans doute ce que Lacan a pu formuler à propos du sinthome peut-il par endroits rappeler ce qu'il a dit de l'objet *petit a*. Mais ce qu'il appelait l'objet *petit a* c'était toujours un élément de jouissance pensé à partir de l'inconscient, pensé à partir du savoir, alors que le point de vue du sinthome consiste à penser l'inconscient à partir de la jouissance. Eh bien, ça a des conséquences sur la pratique, en particulier sur la pratique de l'interprétation : l'interprétation, ça n'est pas seulement le déchiffrement d'un savoir, c'est faire voir, c'est éclairer *la nature de défense* de l'inconscient. Sans doute, là où ça parle ça jouit, mais l'orientation vers le sinthome met l'accent sur : ça jouit là où ça ne parle pas, ça jouit là où ça ne fait pas sens. Comme Lacan avait pu inviter l'analyste à occuper la place de l'objet *petit a*, dans son Séminaire du *Sinthome* il formule : *L'analyste est un sinthome*. Il est supporté par le non-sens, alors on lui fait grâce de ses motivations, il ne s'expliquera pas. Bien plutôt jouera-t-il à l'événement de corps, au semblant de traumatisme. Et il lui faudra beaucoup sacrifier pour mériter d'être, ou d'être pris pour, un bout de réel. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Choses de finesse en psychanalyse », 2008-2009, cours du 17 décembre 2008, inédit.

Événement et destin de l'événement

« Les événements de type sexuel, qu'ils aient la valeur d'un traumatisme réel ou qu'il s'agisse d'impressions moins violentes, ne constituent pas l'origine de la maladie mais ils en déterminent les symptômes. »

Abraham K., « Signification des traumatismes sexuels juvéniles pour la symptomatologie de la démence précoce », *Oeuvres complètes, tome I, 1907-1914*, Paris, Payot et Rivages, 2000, p. 26.

« Je fais allusion au cas d'une jeune fille qui fut victime d'un petit accident de la voie publique en une période où elle se trouvait aux prises avec un conflit érotique grave. A l'analyse, il

apparut que cet incident avait en quelque sorte servi de prétexte au déclenchement de la névrose : les symptômes étaient en relation avec le conflit ; la valeur traumatique de l'accident s'en trouvait réduite d'autant. »

Abraham K., « Contribution à la psychanalyse des névroses de guerre », *Oeuvres complètes, tome II, 1915-1925*, Payot et Rivages, Paris, 2000, p. 56.

« Ces trois points – apparition précoce au cours des cinq premières années, oubli, contenu sexuel-agressif – sont étroitement liés. Les traumatismes sont soit des expériences touchant le corps même du sujet, soit des perceptions sensorielles affectant le plus souvent la vue et l'ouïe ; il s'agit donc d'expériences ou d'impressions. La concomitance de ces trois points est établie par une théorie, un résultat du travail analytique, seul capable de donner une connaissance des expériences oubliées, ou encore, en termes plus abrupts mais moins corrects, de les ramener à la mémoire. »

Freud S., *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1991, p. 161-162.

« Tout au long des « Etudes sur l'hystérie par exemple », il recherche l'événement source, l'événement traumatique dont la réalité pour lui ne fait d'abord pas de doute. En 1897, année où il met sur pied sa théorie du fantasme puis en 1899, l'année où il écrit sur « Les souvenirs-écrans », il lui faut cependant remanier sensiblement sa théorie et supposer que l'événement en question, soit n'a pas eu lieu, soit a été refoulé dès l'origine. Cette nouvelle conception de l'analyse donne toute son ampleur à la théorie de la temporalité d'après-coup, exposée par Freud à Fliess dès l'année 1896. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Les us du laps », 1999-2000, cours du 22 mars 2000, inédit.

« Disons que c'est l'ambition de Joyce de faire de ce qui l'affecte lui, incomparable avec personne, de faire de ce qui affecte son corps, c'est de faire de ce qui fait événement dans son corps, de faire de cet événement une éternité. C'est la question que pose le Séminaire du Sinthome, comment de l'événement on fait quelque chose qui ressemble à ce rêve de l'éternité, c'est-à-dire qui reste là quand on n'y est plus soi ; de l'événement singulier, de ce traumatisme contingent et qui ne ressemble à celui de personne, comment de cet événement qui affecte dans sa singularité chaque parlêtre, comment extraire quelque chose qui peut valoir comme une leçon et qui vaudra pour les autres, dont ils s'empareront, ceux qui sont là et ceux d'après, pour les temps à venir et potentiellement à l'infini ? »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Pièces détachées », 2004-2005, cours du 1^{er} décembre 2004, inédit.

« La définition générale de l'événement produisant trace d'affect, c'est ce que Freud appelle le trauma, mais précisément le traumatisme en tant qu'il est un facteur devant lequel les efforts du principe de plaisir échouent, un facteur qui ne peut pas être liquidé selon la norme du principe de plaisir, c'est-à-dire qu'il met en échec la régulation du principe du plaisir. Et qui donc, l'événement, si je puis dire, fondateur de la trace d'affect, c'est un événement qui entretient un déséquilibre permanent, qui entretient dans le corps et dans la psyché un excès d'excitation qui ne se laisse pas résorber.

Et donc nous avons là la définition générale de l'événement traumatique, celui qui laissera des traces dans la vie subséquente du parlêtre.

Alors évidemment, le traumatisme lacanien, le traumatisme au sens de Lacan, le noyau du traumatisme, le noyau de l'événement traumatique, ça n'est pas rapportable à un accident, ou ça l'est toujours, mais la possibilité même de l'accident qui laisse des traces, des traces d'affect, au sens large, au sens étendu que j'ai donné, la possibilité même de l'accident contingent, qui se produit nécessairement toujours, mais tel ou tel, sa possibilité, même, ce qu'il ouvre c'est l'incidence de la langue sur l'être parlant, et précisément l'incidence de la langue sur son corps. L'affection essentielle, c'est l'affection traçante de la langue sur le corps.

Ça veut dire que ça n'est pas la séduction, ça n'est pas la menace de castration, ça n'est pas la perte d'amour, ça n'est pas l'observation du coït parental, ce n'est pas l'Oedipe qui est là le principe de l'événement fondamental, traceur d'affect, c'est la relation à la langue.

[...] Alors si on reprend les catégories que j'avais amenées au début, l'événement, lacanien au sens du trauma, celui qui laisse des traces pour chacun, c'est le non-rapport sexuel. Il laisse une trace pour chacun, pour chacun, précise Lacan, non pas comme sujet mais comme parlant, c'est-à-dire il laisse des traces dans le corps, des traces qui sont symptôme et affect. »

Miller J.-A., « L'expérience du réel dans la cure analytique », 1998-1999, cours du 9 juin 1999, inédit.

Événement Freud

« De cette façon-ci, qui est simple, que la découverte de Freud fait trou dans le discours universel. C'est au moins la perspective que Lacan a adoptée d'emblée concernant Freud. Et on peut dire que ce que nous appelons par convention « l'enseignement de Lacan » constitue dans son ensemble une réponse à ce trou. Sous des modes variés Lacan démontre incessamment que cette découverte ne trouve à se loger dans aucun discours qui l'ait précédée. C'est ce trou dans le discours universel qui est la perspective qu'il a prise sur Freud, qui l'a précipité dans l'élaboration multiple du discours analytique, supplémentaire, pour donner un logis à la découverte de Freud. Lacan a parlé de l'événement Freud, signalant par ce terme la coupure que Freud introduisait, ce qui a pu s'en répandre, mais je dirais volontiers le traumatisme Freud. Parce que l'événement - et Lacan y revient tant et plus à chacun de ses tours et détours - l'événement Freud a été d'emblée méconnu, tamponné, au point que Lacan puisse dire, dans un texte auquel je viendrai, que la peste, la fameuse, que Freud s'imaginait apporter, sur le chemin des États-Unis d'Amérique, s'est en fait révélée anodine. Le public s'en arrange. Eh bien, ce qui nous reste comme enseignement de Lacan est ce qui provient de quelqu'un qui ne s'en est pas arrangé. On peut dire que cet enseignement, qui est là présent ici, entre nous, que cet enseignement, son ambition est de répercuter le traumatisme Freud, enfin ce qu'on prend dans les rets d'une dialectique c'est en fait, dans cette perspective, les répercussions d'un traumatisme. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Le tout dernier Lacan », 2006-2007, cours du 15 novembre 2006, inédit.

Etiologie

« Mais ces cas ne s'écartent pas de la commune hystérie féminine, ils en sont bien plutôt le modèle. Explore-t-on dans cette dernière, par la voie déjà indiquée, le contenu des attaques, on rencontre des expériences qui, elles aussi, sont, de par leur nature, propres à agir comme traumatisme (frayeur, vexation, déception). En règle générale le grand traumatisme isolé se trouve ici remplacé par une série de traumatismes plus petits dont la cohésion est maintenue par leur similitude ou parce qu'ils constituent des fragments de l'histoire d'une souffrance. [...]. On se trouve incité par ce fait à donner au concept d'hystérie traumatique une plus grande extension. Dans un troisième groupe de cas on trouve, comme contenu des attaques, des souvenirs auxquels on accordait pas en soi une valeur traumatique, mais qui la doivent

manifestement à la circonstance qui les a fait s'associer, par rencontre avec un facteur de disposition pathologiquement renforcé, et s'élever ainsi au rang de traumatisme.

Sur cette voie l'on acquiert aussi une définition du traumatisme psychique utilisable pour la doctrine de l'hystérie. *Devient traumatisme psychique toute impression dont la liquidation par travail mental associatif ou réaction motrice offre des difficultés au système nerveux.* »

Freud S., & Breuer J., (1892) « Pour une théorie de l'attaque hystérique », *Résultats, Idées, Problèmes I*, 1890-1920, Paris, PUF, 1995, p. 27-28.

« Avec cette élucidation l'accent ne porta plus sur l'élément « traumatique » dans les expériences sexuelles infantiles, et il en résulta l'idée que l'activité sexuelle infantile (qu'elle soit spontanée ou provoquée) prescrit sa direction à la vie sexuelle ultérieure après la puberté. [...] Après cette correction, les « traumatismes sexuels infantiles » étaient remplacés, dans un certain sens, par l'infantilisme de la sexualité.

Toujours en rapport avec la modification de notre conception des « traumas sexuels infantiles », la théorie évolua alors dans une direction déjà indiquée dans les publications des années 1894-1896. Dès ce moment, avant même que la sexualité ne fut installée dans la position qui lui revient dans l'étiologie, j'avais indiqué comme condition de l'efficiace pathogène d'une expérience vécue que celle-ci apparaisse nécessairement comme insupportable au moi et qu'elle provoque des efforts de défense. »

Freud S., « Mes vues sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses » (1905), *Résultats, Idées, Problèmes I*, 1890-1920, Paris, PUF, 1995, p. 117-118.

« Nous appelons *traumatismes* les impressions éprouvées dans la petite enfance, puis oubliées, ces impressions auxquelles nous attribuons une grande importance dans l'étiologie des névroses. Laissons de côté la question de savoir si l'étiologie des névroses peut être considérée de manière générale comme traumatique. L'objection qui vient à l'esprit est qu'il n'est pas possible dans tous les cas de dégager un traumatisme manifeste de la plus ancienne histoire de l'individu névrotique. On doit souvent se contenter de dire qu'il n'existe rien d'autre qu'une réaction extraordinaire, anormale à des expériences et des obligations qui sont le lot de tous les individus, et que ceux-ci traitent psychiquement, dont ils viennent à bout d'une manière différente, qu'il faut qualifier de normale. Là où on n'a d'autre recours possible, en fait d'explication, que d'évoquer des dispositions héréditaires et

constitutionnelles, on est naturellement tenté de dire que la névrose ne s'acquiert pas, mais se développe. »

Freud S., *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1991, p. 158-159.

« La signification étiologique du traumatisme sexuel est remplacée par sa signification structurante. »

Abraham K., « Les traumatismes sexuels comme forme d'activité sexuelle infantile », *Oeuvres complètes, tome I, 1907-1914*, Paris, Payot et Rivages, 2000, p. 40.

« Ce qu'il considère comme la cause de la névrose, c'est une scène sexuelle qui est intervenue dans l'une de ces périodes, et, selon la période où elle est intervenue, on a telle ou telle psychonévrose. Il s'agit bien d'une recherche causale qui essaye de situer à quel moment un trouble du développement instinctuel a pu se produire. Quand la scène s'est produite dans la première période, avant que le sujet puisse vraiment maîtriser le discours, c'est l'hystérie et ça s'exprime par un certain nombre de conversions somatiques. Et, curieusement, si ça se produit vraiment plus tard, alors c'est la paranoïa. C'est là l'inverse des chronologies qu'il fera à d'autres moments. Voilà ce qu'il dit: "*Les scènes aboutissant à l'hystérie se produisent dans la première période d'enfance, avant la quatrième année, à une époque où les traces mnémoniques ne peuvent être traduites en images verbales [...]* Dans la névrose obsessionnelle, les scènes ont lieu dans la période Ib et peuvent trouver leur expression verbale. Dans la paranoïa, les scènes ont lieu après la seconde dentition." C'est vraiment chronologique, rythmé, scandé par la maturation biologique. »

Miller J.-A., « Cause et consentement », 1987-1988, cours du 9 décembre 1987, inédit.

« Ca veut dire que l'opération du sens est foncièrement inégale à la jouissance. Pourquoi ne pas alors appeler ce traumatisme par son nom de la Chose? Petit *a* ici, sans doute, c'est le résidu du traumatisme, le résidu de la causalité traumatique primaire, mais, à cet égard, comme résidu, il est précisément ce qui nous reste de la Chose quand elle est passée par l'opération qui lui donne sens. Ce petit *a*, c'est ce qui reste de rebelle à l'opération de signifiantisation, c'est ce qui reste de ce traumatisme qui, pour Freud lui-même et de la façon la plus explicite, est toujours un traumatisme sexuel. Mais un sexuel, comme il le dit dans ses lettres à Fliess, qui se rapporterait à "*une volupté sexuelle présexuelle*".

Cette volupté sexuelle présexuelle, c'est précisément ce que Lacan a traduit comme la jouissance. A cet égard, quelle que soit la mise à signifier de cette jouissance traumatique

primaire, il reste, ineffaçable, la quantité de jouissance qui n'a pas été, disons, échangée contre du sens. Et c'est là que Lacan nous a amené, comme petit *a*, le plus-de-jouir. Cette jouissance en surplus, d'une certaine façon, et je trouve cela saisissant, on la trouve chez Freud au départ. C'est celle qui est, si l'on veut, méconnue par le Lacan du rapport de Rome.

Finalement, qu'est-ce que Freud met en fonction comme étant le traumatisme, même à l'époque où il s'agit pour lui d'un incident sexuel? Ce qu'il met en fonction, il ne l'appelle pas *plus-de-jouir*, mais enfin, ce n'est quand même pas loin. Il appelle ça *l'excédent de sexualité*. Quand il est dans son étiologie à la recherche de la cause sexuelle des névroses, il centre cette causalité sur ce qui a été traduit comme *l'excédent de jouissance*. Vous trouvez ça dans la lettre 46, et c'est effectivement là que nous, nous pouvons reconnaître le plus-de-jouir de Lacan, qui pourrait être la meilleure traduction de cet excédent de jouissance de Freud. »
Miller J.-A., « Cause et consentement », 1987-1988, cours du 16 décembre 1987, inédit.

F

Famille

« L'expression « la famille » recouvre un vaste domaine, étudié sous bien des angles. Ici nous tenterons de rapporter la fonction de la famille à l'idée de traumatisme, et donc d'étudier le traumatisme en tant que concept dans la métapsychologie. Ce qui relie les deux idées, c'est que la famille donne à l'enfant qui grandit une *protection à l'égard du traumatisme*. »

Winnicott D., « Le concept de traumatisme par rapport au développement de l'individu au sein de sa famille » (1965), *Traumatisme, culpabilité, régression, individuation, La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000, p. 292.

Fantasme

« A l'époque où l'intérêt principal était dirigé sur la découverte des traumatismes sexuels de l'enfance, presque toutes mes patientes me racontaient qu'elles avaient été séduites par leur père. Il me fallut finalement constater que ces rapports n'étaient pas vrais, et j'appris ainsi à comprendre que les symptômes hystériques dérivent de fantasmes, et non pas d'événements réels. Ce n'est que plus tard que je pus reconnaître dans ce fantasme de la séduction par le père l'expression du complexe d'Oedipe typique chez la femme. »

Freud S., « Révision de la théorie du rêve », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (1932), Paris, Folio Essai, 1989, p. 161-162.

« La psychanalyse enseigne que les deux facteurs doivent intervenir pour qu'il y ait maladie ; lorsqu'un traumatisme sans prédisposition personnelle suffit à provoquer une maladie ; ou lorsque la constitution rend compte de la maladie sans qu'un traumatisme ait été nécessaire, il s'agit là de cas extrêmes (...) Plus tard, il a fallu modifier cette conception par l'introduction de l'activité fantasmastique inconsciente entre le traumatisme et la formation de symptôme. »

Ferenczi S., « Présentation abrégée de la psychanalyse », *Psychanalyse, Œuvres complètes, tome IV, 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 175.

« Cette période est la période même de l'*Homme aux loups* où Freud pose la question de ce que c'est que le trauma. Il s'aperçoit que le trauma est une notion extrêmement ambiguë, puisqu'il apparaît, selon toute évidence clinique, que sa face fantasmatique est infiniment plus importante que sa face événementielle. Dès lors, l'événement passe au second plan dans l'ordre des références subjectives. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 45.

« Il serait intéressant d'ailleurs de savoir comment il a pu et comment il n'a pas pu profiter de l'enseignement de Brentano, qu'il n'ignorait sûrement pas, nous en avons la preuve dans son cursus universitaire. La fonction de la structure du réseau, la façon dont les lignes d'association précisément, viennent se recouvrir, se recouper, converger en des points élus d'où se font des redéparts électifs, voilà ce qui est indiqué par Freud. On sait assez, par toute la suite de son œuvre, l'inquiétude, dirons-nous, le véritable souci pour être plus précis, qu'il avait de cette dimension qui est bien à proprement parler celle de la vérité. Car du point de vue réalité, on est à l'aise, même à savoir que peut-être le traumatisme n'est que fantasme ; d'une certaine façon, c'est même plus sûr, un fantasme, comme je suis en train de vous le montrer, c'est structural, mais ça ne laisse pas Freud - qui était fort capable d'inventer ça aussi bien que moi, vous le pensez - ça ne le laisse pas plus tranquille. Où est là, demande-t-il, le critère de vérité ? Et il n'aurait pas écrit *L'homme aux loups*, si ce n'était pas sur cette piste, sur cette exigence propre est-ce que c'est vrai, ou pas ? »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIV, « La logique du fantasme », séance du 7 décembre 1966, inédit.

« Lacan a considéré que le fantasme conjugait le symbolique et le réel c'est-à-dire quand il fait virer son symbole petit *a* d'un ordre à l'autre, lorsqu'il a considéré, précisément, que ce petit *a* était de l'ordre de ce qui est traumatique et inassimilable et néanmoins présent dans le fantasme. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « L'être et l'Un », 2011-2012, leçon du 9 février 2012, inédit.

Féminité, féminin

« Pourquoi ne pas poser ici que le fait que tout ce qui est analysable soit sexuel, ne comporte pas que tout ce qui est sexuel soit accessible à l'analyse ?

Pour ce qui est de la méconnaissance supposée du vagin, si d'une part on peut difficilement ne pas attribuer au refoulement sa persistance fréquente au-delà du vraisemblable, il reste qu'à part quelques observations (Josine Müller) que nous déclinerons en raison même des traumatismes où elles s'attestent, les tenants de la connaissance « normale » du vagin en sont réduits à la fonder sur la primauté d'un déplacement de haut en bas des expériences de la bouche, soit à aggraver de beaucoup la discordance, laquelle ils prétendent pallier. »

Lacan J., « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 730.

« En parlant de l'étoffe autrement qu'en termes de fusion, l'inceste féminin apparaît dans cette sphère comme une transgression nécessaire. Nullement mesurable par -- ou comparable à -- l'inceste sexuel pervers ou génital-phallique, cette incese au-delà du phallus est un champ psychique primordial de transgressions entre trauma et jouissance, phantasme et même désir entre plusieurs participants, et leur transcription dans un assemblage -- pluralité -- hors temps, marquée par le rapport féminin en évanescence — non par une “ union ”, ni par une symbiose, mais dans un champ de trans- et cross-subjectivité partielle et différentielle.

Des traces indélébiles du contact avec le corps de la femme sont inscrites comme sillages des traumas et des jouissances, chez les uns et chez les autres, et se révèlent leur sens dans les phantasmes d'au-moins-deux participants d'une rencontre, qui peuvent *faire* sens et se co-(n)naître seulement à plusieurs. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Les us du laps », 1999-2000, cours du 7 juin 2000, inédit.

Fixation

« On voit, dans l'insistance de l'expérience traumatique à faire retour même dans le sommeil du malade, une preuve de la force de l'impression qu'elle a produite. Le malade serait, pour ainsi dire, psychiquement fixé au trauma. »

Freud S., « Au-delà du principe de plaisir » (1920), *Oeuvres complètes*, tome XV, Paris, PUF, 1996, p. 50.

« Dans les névroses de guerre également, des observateurs comme Ferenczi et Simmel ont pu expliquer nombre de symptômes moteurs par la fixation au moment du trauma. »

Ibid., p. 51.

G

Généralisation des événements traumatiques

« Les incidents traumatisants ne sont épargnés à nul être humain et personne n'échappe aux refoulements que provoquent ces traumatismes. »

Freud S., *Abrégé de psychanalyse* (1938), Paris, PUF, 1992, p. 55.

La guerre et les névroses de guerre

« Nous étions parvenus à la conception que les symptômes hystériques sont les effets durables de traumatismes psychiques dont la quantité d'affect respective, du fait de conditions particulières, a été mise à l'écart du travail conscient et, pour cela, s'est frayée un chemin anormal dans l'innervation corporelle. [...]

En effet, quand, avec la méthode « cathartique » instituée par Breuer et moi, on allait toujours plus loin à la poursuite des traumatismes psychiques, d'où dérivent les symptômes hystériques, on parvenait enfin aux expériences vécues appartenant à l'enfance du malade et concernant sa vie sexuelle, et même aussi dans ces cas où une émotion banale de nature non sexuelle avait occasionné l'irruption de la maladie. Sans prendre en considération ces traumatismes sexuels de l'enfance, on ne pouvait ni expliquer les symptômes – trouver un sens à leur détermination, ni prévenir leur retour. »

Freud S., « Mes vues sur la sexualité dans l'étiologie des névroses », *Résultats, Idées, Problèmes I*, 1890-1920, Paris, PUF, 1995, p. 115.

« Avec cette élucidation l'accent ne porta plus sur l'élément « traumatique » dans les expériences sexuelles infantiles, et il en résulta l'idée que l'activité sexuelle infantile (qu'elle soit spontanée ou provoquée) prescrit sa direction à la vie sexuelle ultérieure après la puberté. [...]. Après cette correction, les « traumatismes sexuels infantiles » étaient remplacés, dans un certain sens, par l'infantilisme de la sexualité. »

Ibid., p. 117.

« Toujours en rapport avec la modification de notre conception des « traumatismes sexuels infantiles », la théorie évolua alors dans une direction déjà indiquée dans les publications des

années 1894-1896. Dès ce moment, avant même que la sexualité ne fut installée dans la position qui lui revient dans l'étiologie, j'avais indiqué comme condition de l'efficiencia pathogène d'une expérience vécue que celle-ci apparaisse nécessairement comme insupportable au moi et qu'elle provoque des efforts de défense. »

Freud S., (1905) « Mes vues sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses » (1905), *Résultats, Idées, Problèmes I, 1890-1920*, Paris, PUF, 1995, p. 118.

« En temps de paix déjà, il y a eu bon nombre de malades qui, à la suite de traumatismes, c'est-à-dire d'expériences effrayantes et dangereuses, telles que accidents de chemins de fer et autres, ont présenté de graves troubles de la vie psychique et de l'activité nerveuse, sans que les médecins aient été unanimes dans l'appréciation de ces états. »

Freud S., « Rapport d'expert sur le traitement électrique des névrosés de guerre », *Résultats, Idées, Problèmes I, 1890-1920*, Paris, PUF, 1995, p. 249.

« Un soldat en campagne dès le début de la guerre est blessé le 12 août 1914. Il quitte secrètement l'infirmerie avant sa guérison complète et rejoint le front où il est atteint bientôt d'une deuxième, puis d'une troisième blessure. De retour à nouveau, il est enseveli sous les décombres dus à une grenade et demeure sans conscience pendant deux jours. Après ce quatrième traumatisme, il présente bien les effets dus à la commotion, mais aucun tableau névrotique : il n'est ni angoissé, ni déprimé, ni excité. »

Abraham K., « Contribution à la psychanalyse des névroses de guerre » (1919), *Oeuvres complètes*, tome II, 1915-1925, Paris, Payot et Rivages, 2000, p. 57.

« L'effondrement, l'abattement total, l'obsession de la mort dans certaines névroses de guerre s'expliquent également par un effet particulier du traumatisme. Ces sujets particuliers n'ont pu se maintenir jusqu'au traumatisme que par l'illusion narcissique de leur immortalité et de leur invulnérabilité. »

Ibid., p. 59.

H

Historisation

« Car affirmer de la psychanalyse comme de l'histoire qu'en tant que sciences elles sont des sciences du particulier, ne veut pas dire que les faits auxquels elles ont à faire soient purement accidentels, sinon factices, et que leur valeur ultime se réduise à l'aspect brut du trauma.

Les événements s'engendrent dans une historisation primaire, autrement dit l'histoire se fait déjà sur la scène où on la jouera une fois écrite, au for interne comme au for extérieur. »

Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 260-261.

« Et donc dans ce texte ultime la présence même de l'analyste apparaît comme indue alors qu'elle est incluse dans le concept même de l'inconscient quand on est au niveau de la première théorie que je déroule. C'est au point que la théorie *l'inconscient est histoire*, telle que Lacan l'articule dans son rapport de Rome, cette théorie fait en quelque sorte s'évanouir le réel. Il pousse la pointe de sa démonstration jusqu'à établir que l'histoire est toujours déjà là, qu'un événement, ça n'est pas l'irruption d'un réel, l'événement c'est déjà, quand il arrive et quand il est vécu, c'est déjà un fait d'histoire ; de telle sorte que ce que nous appelons histoire, dans ce contexte, c'est un processus, un processus d'historisation pour le sujet, mais sans qu'il y ait une base de faits réels.

C'est pourquoi Lacan distingue dans cette première partie les fonctions primaires et secondaires de l'historisation. Dire il y a une historisation primaire, ça revient à dire: il n'y a pas de réel pour le sujet, il n'y a de réel que traduit en vérité, d'emblée. C'est pourquoi il parle d'une fonction primaire de l'historisation. Ces fonctions sont secondaires lorsque l'historisation est remaniée par tel ou tel tournant historique. Je lie cette conception, extrême dans ce que Lacan énonce, que ce qu'on appelle les faits, ça ne s'oppose pas à l'histoire. Les faits, pour ce Lacan, ne sont pas accidentels ou factices. Il emploie là le mot *factice* au sens de l'existentialisme, au sens de la facticité, le caractère de pur fait.

La valeur ultime des faits, dit-il, ne se réduit pas à l'aspect brut du trauma. Autrement dit, dans sa première percée, même le concept de trauma s'évanouit puisque l'historisation est

primaire. Un trauma c'est déjà, comme il le dit, un stigmate historique, d'où la définition que, deux, trois années plus tard, il donnera de la chaîne symbolique. *Chaîne symbolique*, c'est un concept forgé par lui à partir de différents éléments. C'est un concept qui déjà réunit la parole et l'histoire. Il donne une définition de la chaîne symbolique - je vous renvoie à la page 458 des *Écrits* – où il distingue ces trois dimensions : d'abord la dimension de l'histoire - la dimension du langage et la dimension de l'autre sujet. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Le tout dernier Lacan », 2006-2007, cours du 29 novembre 2006, inédit.

Théorie traumatique de l'hystérie

« Sous l'influence de la théorie traumatique de l'hystérie qui se rattache à l'enseignement de Charcot, on n'était que trop disposé à attribuer une réalité et une signification étiologiques aux récits dans lesquels les malades faisaient remonter leurs symptômes à des expériences sexuelles qu'ils avaient subies passivement au cours des premières années de leur enfance, autrement dit à ce que nous appellerions vulgairement le « détournement de mineurs » ».

Freud S., *Cinq leçons sur la psychanalyse* (1904), Paris, PBP, 1984, p. 83.

I

Idéal du moi

« Il fut traumatisé par la dévalorisation de son idéal du moi lorsqu'il découvrit que son père, qu'il admirait, était inculte et borné. Cette prise de conscience risquait de l'amener à se déprécier lui-même puisqu'il ressemblait à son père, qu'il portait son nom, et qu'il avait à maintes reprises entendu sa mère insister sur cette ressemblance. »

Deutsch H., « Quelques formes de troubles affectifs et leur relation à la schizophrénie » 1942, *Les « comme si » et autres textes, (1933-1970)*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 167.

Illisible

« Ce vouloir dire, c'est ce qu'on a appelé l'inconscient, dont le critère est toujours la finalité signifiante. Lacan l'énonce dans le Séminaire du Sinthome et c'est précisément cette finalité signifiante qu'il mettra en cause dans le Séminaire de l'année suivante. Disons que dans l'analyse, on se soulage dans la mesure où on apprend à lire l'événement de corps. Mais, il est seulement réaliste de reconnaître qu'on achoppe toujours sur de l'illisible. On peut dire que c'est parce que ça n'a pas duré assez longtemps, et après tout c'est souvent vrai. Mais même quand ça dure 17 ans, comme la gestation de Finnegans Wake, il reste de l'illisible parce que ça ne fait que répercuter le traumatisme initial. Et dans l'analyse, tout ce qu'on lit converge sur l'illisible qu'on cerne, qu'on serre, qu'on isole. Pour obtenir ça, il faut en mettre un coup, il faut avoir poussé la lecture dans ses derniers retranchements. Et alors on parvient à que j'appellerais l'état Joyce du symptôme. L'état Joyce du symptôme, c'est l'état où il n'y a plus qu'à faire du symptôme une œuvre. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Pièces détachées », 2004-2005, cours du 1^{er} décembre 2004, inédit.

Imaginaire

« En effet, la forme de la castration, c'est-à-dire la castration dans sa structure imaginaire, est déjà faite ici, en - ϕ au niveau de la cassure qui se produit dans l'approche de l'image libidinale du semblable, à quelque temps d'un certain dramatisme imaginaire. D'où l'importance des accidents de la scène que pour cette raison on appelle *traumatique*. La

cassure imaginaire présente toutes sortes de variations et d'anomalies possibles, ce qui déjà indique à soi tout seul que quelque chose dans le matériel est utilisable pour une autre fonction qui, elle, donne son plein sens au terme de castration.

Ce devant quoi le névrosé recule, ce n'est pas devant la castration, c'est de faire de sa castration ce qui manque à l'Autre. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 58.

Inconscient réel

« Voilà ce qui aimante Lacan à la fin de son Séminaire, c'est un autre mode, une autre perspective sur l'inconscient qui fait de l'inconscient du réel. C'est en quelque sorte l'inconscient en tant qu'extérieur au sujet supposé savoir, extérieur à la machine signifiante qui produit du sens en veux- tu en voilà pour peu qu'on la laisse tourner selon ce qu'on se croit obligé de faire. Cet inconscient comme réel, on peut dire qu'il a ou qu'il est analogue, homologue, à ce que nous évoquions d'abord du traumatisme. En tout cas c'est certainement un inconscient non transférentiel qui est posé en effet comme limite. Et c'est pourtant ce réel que Lacan prend comme ce qui est le plus lui-même dans l'accueil réservé à la découverte de soi. Et puis, si on veut recoudre les morceaux que je disperse ici, notons qu'après tout dans la « Proposition sur le psychanalyste de l'École » où Lacan introduit le pivot du sujet supposé savoir comme condition de la psychanalyse, il prend soin de noter que le sujet supposé savoir n'est pas réel. Et donc voilà où on peut jouer entre l'inconscient comme réel et puis l'opération qui le mue, si je puis dire, qui le dilue aussi bien, et qui est celle du sujet supposé savoir. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Le tout dernier Lacan », 2006-2007, cours du 15 novembre 2006, inédit.

Indétermination

« Dans la névrose traumatique, la maladie n'est pas vraiment déterminée par une passagère blessure du corps, mais bien par une émotion : la frayeur, par *un traumatisme psychique*. Nous avons, de façon analogue, constaté que la cause de la plupart des symptômes hystériques méritait d'être qualifiée de traumatisme psychique. Tout incident capable de provoquer des affects pénibles : frayeur, anxiété, honte, peut agir à la façon d'un choc

psychologique et c'est évidemment de la sensibilité du sujet considéré ... que dépendent les effets du traumatisme. Dans l'hystérie banale, il arrive assez souvent qu'il y ait non point un unique incident traumatisant, mais plusieurs traumatismes partiels (...). Ailleurs encore ce sont des circonstances d'apparence anodine qui, par leur coïncidence avec l'incident réellement déterminant ou avec une période de particulière excitabilité, ont été élevées à la dignité de traumatismes, dignité qui ne leur appartenait pas, mais qu'elles conservent désormais. »

Breuer J., & Freud S., « Le mécanisme psychique de phénomènes hystériques » 1893, *Etudes sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1985, p. 3.

« Dans la seconde série des conditions nécessaires, la maladie n'est pas déterminée par le contenu des souvenirs mais bien par l'état psychique du sujet au moment où s'est produit l'événement en question. »

Ibid., p. 7.

« Il est bien des enfants qui endurent un traumatisme semblable et n'en deviennent pas malades mentaux pour autant. »

Abraham K., « Les traumatismes sexuels comme forme d'activité sexuelle infantile », *Oeuvres complètes, tome I, 1907-1914*, Paris, Payot et Rivages, 2000, p. 23

« C'est là où le gouvernement est intervenu pour assurer à la fois les problèmes de sécurité publique posés par l'industrialisation et la sécurité civile des ouvriers et, là, a mis au point le recours à une technologie du risque. D'ailleurs, sur le plan clinique, l'accent mis dans la clinique contemporaine sur le traumatisme est exactement l'envers de la société du risque. Le traumatisme, c'est ce qui reste incalculable et qui résiste à l'inclusion dans les systèmes les plus vastes de la perte sous la rubrique du risque. »

Miller J.-A., « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'Éthique », 1996-1997, cours du 28 mai 1997, inédit.

Insistance

« L'inconscient n'a de cesse qu'il n'ait fait valoir le complexe. Il veille à ce que la valeur affective du traumatisme ne soit pas perdue et le rappelle à la mémoire par un cauchemar. »

Abraham Karl., *Oeuvres complètes, tome I, 1907-1914*, Payot et Rivages, Paris, 2000, p. 39.

Interprétation

« Que dit l'hystérique en fasse de son traumatisme inassimilable ? Sinon qu'il y a antinomie entre jouissance et signifiant. Ce que « a » met en valeur, c'est l'antinomie de la jouissance et du signifiant. Dès lors, il est douteux qu'on puisse interpréter en disant le vrai. L'interprétation est elle-même douteuse. Elle est elle-même une énigme. C'est le passage d'une énigme à une autre, une énigme reportée, transformée, traduite. L'objet dont il s'agit s'objectifie par ses détours, ce pourquoi je m'autorise ceux où je vous mène. »

Miller J.-A., « Silet », 1994-1995, cours du 22 mars 1995, inédit.

« Dans la séance que je choisis de relater, une chose nouvelle est arrivée : la patiente a trouvé que *mon interprétation principale devait être exacte* et pourtant elle n'avait pas prévu cela ; l'interprétation était donc « traumatique » au sens où elle s'était introduite derrière les défenses. Ce traumatisme bénin reflétait le nouveau sentiment de la patiente relatif au traumatisme malin » (...) « C'est à ce moment-là que ma patiente a ressenti son premier « traumatisme » analytique, ou « traumatisme bénin », si l'on peut employer une telle expression. Elle fut stupéfaite. »

Winnicott D., « Le concept de traumatisme par rapport au développement de l'individu au sein de sa famille » 1965, *Traumatisme, culpabilité, régression, individuation, La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000, p. 298-99.

« L'inconscient, nous imaginons que c'est quelque chose comme un instinct, mais ce n'est pas vrai. Nous manquons tout à fait de l'instinct, et la façon dont nous réagissons est liée non pas à un instinct, mais à un certain savoir véhiculé non pas tant par des mots que par ce que j'appelle des signifiants. Des signifiants, c'est ce qui dit, c'est une rhétorique bien sûr beaucoup plus profonde, c'est ce qui prête à équivoque. L'interprétation doit toujours – chez l'analyste – tenir compte de ceci que, dans ce qui est dit, il y a le sonore, et que ce sonore doit consoner avec ce qu'il en est de l'inconscient. »

Lacan J., Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines : Columbia University, Auditorium School of International Affairs, 1er décembre 1975, “ Le symptôme ” *Scilicet*, Paris, n° 6/7, 1975, p. 42-45.

Itération

« Freud distingue trois facteurs qui déterminent ce qu'il appelle les chances de la thérapie analytique : le traumatisme – les influences qu'il peut avoir –, les pulsions et leur force constitutionnelle, et la modification du moi.

Quand vous avez un rêve répétitif, vous supposez, ou vous avez devant les yeux, l'évidence d'un trauma ; un acte manqué, une fois ça va bien, si vous faites toujours le même acte manqué, ça devient un trouble du comportement, c'est-à-dire un symptôme. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « L'être et l'Un », 2011-2012, cours du 6 avril 2011, inédit.

« Et l'itération du symptôme implique – au moins est référable à – un *semel* factif – *semel* veut dire en latin : une fois –, un *semel* factif, un événement singulier, unique qui a valeur de traumatisme.

Et le dernier enseignement de Lacan nous incite précisément à cerner au-delà du fantasme ce *semel* factif qui est appelé en clinique le traumatisme, la rencontre avec la jouissance. C'est ça qui fait d'ailleurs la différence entre la jouissance au sens de Lacan et la libido freudienne, c'est que la jouissance est à rapporter dans tous les cas à une rencontre, à un *semel* factif. Il se maintient intouché comme en arrière de toute dialectique, ce *semel* factif de la jouissance. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « L'être et l'Un », 2011-2012, cours du 10 mai 2011, inédit.

J

Jouissance

« Il y a lien, corrélation, du corps et du monde, et on peut dire que c'est ce lien qui constitue comme tel l'imaginaire. Le corps, dira-t-on, a bien un lien, au réel, parce que c'est, si on veut le trouver, ce lien, dans l'instance, l'insistance de la jouissance. Et précisément, on indistingue, de jouissance, deux parts, la part homéostatique, qu'on appelle en français plaisir, et la part excédante, qui fait que le corps garde un lien, a un lien avec une partie hors, une partie excédante. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Le lieu et le lien », 2000-2001, cours du 6 décembre 2000, inédit.

« Qu'est-ce que ça veut dire, quand on sait que le sujet est supposé savoir -souligne Lacan précisément dans sa Proposition de la passe -n'est pas réel? Eh bien, cela veut dire -ce que Lacan élabore dans le Séminaire -que le réel est ailleurs, qu'il est en particulier dans le traumatisme, qui est toujours traumatisme de jouissance, et que l'inconscient en tant que processus primaire a pour fonction de tamponner ce réel, de l'amortir, de le voiler. L'introduction du sujet supposé savoir, c'est le premier pas sur le chemin qui conduit à l'Autre qui n'existe pas, et qui, de là, conduit à revoir le clivage de l'inconscient et du ça. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Le lieu et le lien », 2000-2001, cours du 2 mai 2001, inédit.

Jouissance pénienne

« La métaphore paternelle, quand on la voit par ce biais, c'est quoi ? C'est avant tout une opération d'organisation de la jouissance. C'est permettre au sujet de se repérer comme il faut par rapport à la jouissance. C'est d'ailleurs ce qui se voit dans le petit Hans qui construit sa phobie à partir du moment où il ne sait plus quoi faire du réel traumatique qui émerge avec la jouissance pénienne. C'est parce qu'il ne sait pas quoi faire de ce remuement-là, qu'il fait précisément appel au Nom-du-Père. Et c'est parce que cette construction ne le satisfait pas, qu'il s'invente lui-même une métaphore paternelle de remplacement qui est sa phobie. C'est alors effectivement un Nom-du-Père déchaîné qui a des airs de surmoi obscène et féroce. »

Miller J.-A., « La clinique lacanienne », 1981-1982, cours du 21 avril 1982, inédit.

Jouissance première

« Alors là, peut-être voyons-nous mieux de quoi il s'agit dans cette leçon XX. Ce qui est en question, c'est précisément, sous le nom de trauma, l'incidence de la jouissance qui n'est pas nommée comme telle à cette place. Et, là, nous ne pouvons pas ne pas nous souvenir de la distinction que fait Freud de la position de l'hystérique et de l'obsessionnel en relation avec à chacun leur trauma. D'un côté ça, ça reste des grandes arches du discours analytique, d'un côté pour l'hystérique l'objet est le support d'une aversion, c'est comme tel un objet d'insatisfaction, alors qu'à l'obsessionnel l'objet apporte un excès, un trop de plaisir. [...] Le joint de l'Autre à la jouissance, sa première incidence, c'est le traumatisme, ce qui reste comme le mot de *trauma* dans ce texte. On voit bien alors que Lacan critique les analystes de chercher le déterminant du sujet, le déterminant de la position subjective dans le trauma, que le trauma est premier et que le sujet en est comme déterminé. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Illuminations profanes », 2005-2006, leçon du 26 avril 2006, inédit.

K

L

Le traumatisme Lacan

« Il faut bien dire que plus Lacan a mis l'accent sur le réel de la jouissance, plus il a été pessimiste, logiquement pessimiste. Plus il a insisté sur ce que comporte de non signifiant la jouissance, plus l'écart s'est creusé avec ce que mobilise comme opérateurs l'expérience analytique qui est toujours du registre signifiant. La question que nous abordons est donc une affaire cruciale, puisqu'elle va effectivement aux limites du champ de la pratique. Il faut constater le traumatisme qu'a constitué la pratique de Lacan pour les psychanalystes de l'EFPP, et, au delà, son pessimisme affirmé sur l'efficacité de la psychanalyse. Ça nous conduit, en tout cas, à savoir que cette interprétation qui porterait sur l'objet est la formulation d'un problème et non d'une solution. »

Miller J.-A., « La clinique lacanienne », 1981-1982, cours du 12 mai 1982, inédit.

Lalangue comme noyau traumatique

« Quand Lacan remarque que Freud «s' imagine que le vrai est le noyau traumatique», c'est pour le contredire sur ce point : ce soi-disant noyau qui est la clé de la XXIII^e Conférence, n'a pas d'existence. «Il n'y a [...] que l'apprentissage que le sujet a subi d'une langue entre autres.» Que veut-il dire ? Que le véritable noyau traumatique ce n'est pas la séduction, la menace de castration, l'observation du coït, ni non plus la transformation du statut de tout cela en fantasme, ce n'est pas Œdipe et castration. Le véritable noyau traumatique est le rapport à la langue. C'est ce que Joyce met en évidence. Personne ne peut lire Joyce en disant : nous allons rendre compte de ce texte avec les images infantiles de Joyce. Joyce rend au contraire manifeste ce qu'est le véritable noyau traumatique pour chacun de nous : le rapport à la langue.

[...] Donc, le véritable noyau traumatique est le rapport à la langue. Cette thèse me semble cohérente avec l'idée de Lacan : au lieu de se remémorer, pourquoi ne pas devenir poète. Même s'il est discutable que Joyce soit poète et, d'une certaine façon, on peut dire qu'il est le contraire d'un poète, car il fait résonner d'une façon qui tue le sens, précisément. Il faut là souligner ce que dit Lacan. C'est pour avoir élaboré le trauma reçu de son rapport à la langue

que Joyce a réussi à traumatiser l'Université. Son dispositif interdit déjà de faire la somme du savoir. Il le fragmente au contraire. On ne peut découvrir chez Joyce aucun signifiant-maître qui ordonnerait. »

Miller J.-A., « Lacan avec Joyce », *La Cause freudienne*, Paris, Le Seuil, n° 38, fév. 1998, p. 7.

« Ce qui me paraît le plus assuré de la clinique, c'est cette question : pourquoi ne pas être poète plutôt que se remémorer ? Joyce nous montre que le trauma est celui de l'incidence de la langue sur l'être parlant. Tout ce que dit Freud sur la fixation passe par la langue. Joyce nous montre de manière pure l'essence du trauma, qui est le trauma de la langue. Il exploite ce trauma, le *sintraumatise*, comme dit Lacan. C'est cela l'essence de tout symptôme. Ils ont l'habitude de se cacher sous des fantasmes, mais chez Joyce nous avons l'essence de ce qu'est un symptôme. C'est le noyau de la clinique. »

Ibid., p. 14-15.

Le trauma de la Langue

« C'est une tout autre valeur du symbolique, il faut seulement s'en apercevoir. Ce n'est pas le symbolique qui est ordre et qui ordonnance, c'est le symbolique saisi comme une puissance de désordre, introduisant, quand on l'invoque, des perturbations.

[...] Corrélativement, on peut dire que l'effet primordial du symbolique qui était l'ordonnement, est saisi comme traumatisme. Ça devient l'effet primordial du symbolique, et continuons ma petite série de substitutions. J'écris le traumatisme, le traumatisme par la langue, dit Lacan, le traumatisme à la place de l'ordre symbolique. Il y a combinatoire, en effet, chaque fois qu'il s'agit du social, du lien social. Et quand Lacan nous dessine ses quatre discours, il convient de ne pas oublier qu'en effet ils sont fondés sur le lien social, ou que chacun de ces discours fonde un type de lien social. C'est en quelque sorte une sociologie de poche, si je puis dire. En revanche, la combinatoire s'effondre lorsqu'il s'agit du corps de l'Un, du Un-corps. C'est à ça qu'il faut se former. Je me suis aperçu qu'on se forme très vite à ça, qu'on embraye très vite sur une autre rhétorique que la rhétorique structuraliste. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Le lieu et le lien », 2000-2001, cours du 28 mars 2001, inédit.

« Le Joyce de Lacan est celui qui donnerait l'appareil, l'essence, l'abstraction du symptôme. C'est l'hypothèse de Lacan, c'est avec ça qu'il est entré dans Joyce et qu'il a élucubré cet étonnant Séminaire. En quoi est-ce que ce serait une abstraction du symptôme? de quoi il s'abstrait ? On peut dire qu'il s'abstrait du rapport à l'Autre. Mais enfin, néanmoins, il publie, il publie pour s'éterniser comme nom, donc si l'on veut il sublime. Mais, il reste que dans ce qu'il écrit, il s'abstrait du vouloir dire, il y arrive à la fin. Dans ce qui après tout ne figure que dans les marges du Séminaire du Sinthome, dans ce qui en fait l'horizon, cet étonnant aérolithe qu'est *Finnegans Wake*, l'intraduisible, - traduit par des valeureux, qui témoignent que ça ne se traduit pas parce que ça n'est pas écrit dans une langue. Il s'abstrait du vouloir dire c'est-à-dire, il ne veut plus rien dire ; en fait, du signifiant il ne donne pas le signifié, il ne donne que l'écho, celui qu'il fait lever dans une langue et dans beaucoup d'autres, un écho homophonique et translinguistique qui déroute, qui dépiste tout signifié, qui les annule et qui les multiplie; c'est une chambre d'écho qui frappera l'un ou l'autre, au hasard, de façon contingente.

Le mythe que Lacan raconte à propos de Joyce, c'est que il y a là comme démontré, le rapport pur de chacun à la langue, que la langue touche chacun comme cette chambre d'écho.

Traumatisme, qu'est-ce que ça veut dire ? que la dysharmonie est originelle, que le son de la langue n'est jamais harmonique, accordé à personne, que la dysharmonie ne peut pas être « pensée » (avec un « a »), qu'elle ne peut pas être réparée, qu'elle ne peut pas être guérie, que la langue fait de l'être qui l'habite, et qui la parlera, un malade, un handicapé, et que tout ce qu'il est permis de faire avec, c'est d'en faire une œuvre. Et ce serait ça, l'exemple de Joyce : du traumatisme et de ses conséquences subi de la langue, faire une œuvre. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Pièces détachées », 2004-2005, cours du 1^{er} décembre 2004, inédit.

Latence

« Le changement par lequel la névrose définitive devient manifeste en tant qu'effet retardé du traumatisme ne se produit que postérieurement. Cela advient soit lors de l'irruption de la puberté, soit un peu plus tard. [...]. Le phénomène d'une latence de la névrose entre les premières réactions au traumatisme et l'éruption ultérieure de la maladie doit être considéré comme typique. »

Freud S., *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1991, p. 165-166.

Loi du traumatisme

« A cet égard donc, nous disposons, si je puis dire, d'une loi, la loi du traumatisme. Certes, nous ne savons pas où il est et nous ne pouvons pas prévoir où il apparaîtra dans l'histoire d'un sujet, mais nous savons néanmoins qu'il y a traumatisme. »

Miller J.-A., « Cause et consentement », 1987-1988, cours du 16 mars 1988, inédit.

M

Maternité traumatique

« Le conflit apparaît lorsqu'une grossesse – désirée ou non - vient entraver la réalisation d'anciens buts, ou quand donner le jour à un enfant provoque un changement d'atmosphère émotionnelle chez la femme. Dans ce cas, le processus de fin d'adolescence encore persistant change de caractère. La maternité peut être un facteur important dans la consolidation de la maturité ; toutefois, elle peut aussi constituer un traumatisme, avec des conséquences diverses. Nous ne devons pas négliger le rôle du père, qui réagit à cette nouvelle complication selon sa propre personnalité. Il peut encore avoir besoin d'une compagne de bureau, ou d'un substitut actif de la mère, comme celui que sa girlfriend (sa femme) a été pour lui jusque-là. »
Deutsch H., *Problèmes d'adolescence*, Paris, Payot et Rivages, 2003, p. 195-196.

Mémoire et souvenirs-écrans

« Nous savons que dans l'hystérie il est possible de faire succomber à l'amnésie une impression traumatique. »

Freud S., *Inhibition, symptôme, angoisse* (1926), Paris, PUF, 1993, p. 36.

Ménopause

« Dernière expérience traumatique de la femme en tant qu'être sexuel, la ménopause se place sous l'égide d'une blessure narcissique incurable. Dans un parallèle absolu avec le processus physique, cette expérience représente une phase de rétrogression dans l'histoire de la libido, une régression vers des positions libidinales infantiles qui avaient été abandonnées. »

Deutsch H., *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*, Paris, PUF, 1994, p. 97.

Mère traumatique

« C'est ainsi qu'il y a un aspect normal du traumatisme. La mère est toujours « traumatisante » dans le cadre de l'adaptation. De la sorte, le nourrisson passe de la dépendance absolue à la dépendance relative. »

Winnicott D., « Traumatisme, culpabilité, régression, individuation », *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000, p. 309-310.

« Laissez-moi vous dire : vous ne pouvez jamais être sûr qu'un souvenir n'est pas souvenir-écran. C'est-à-dire un souvenir qui bloque le chemin de ce que je peux repérer dans l'inconscient, c'est-à-dire la présence – la plaie – du langage. Nous ne savons jamais ; un souvenir tel qu'il est imaginativement revécu – ce qu'est un souvenir-écran – est toujours suspect. Une image bloque toujours la vérité. J'use ici de termes que tout analyste connaît. Le concept même de souvenir-écran montre la méfiance de l'analyste à l'égard de tout ce que la mémoire pense qu'elle reproduit. Ce qu'on appelle, à strictement parler, la mémoire est toujours suspect. Incidemment, c'est pourquoi Freud se heurta au fameux trauma originel. Le cas de l'Homme aux loups est si long seulement parce que Freud essaye désespérément de rendre quelque chose clair et ne peut savoir si l'Homme aux loups ne rapporte, sur la copulation de ses parents, qu'un souvenir-écran. Un trauma est toujours suspect. »

Lacan J., “ Yale University, Kanzer Seminar, Conférence du 24 Novembre 1975 ”, *Scilicet*, n° 6/7, 1975, p. 7-31.

N

Traumatisme de la Naissance

"Il n'y a pas d'autre traumatisme de la naissance que de naître comme désiré. Désiré ou pas, c'est du pareil au même, puisque c'est le parlêtre. Le parlêtre en question se répartit en général en deux parlants. Deux parlants qui ne parlent pas la même langue. Deux qui ne s'entendent pas parler. Deux qui ne s'entendent pas tout court. Deux qui se conjurent pour la reproduction, mais d'un malentendu accompli, que votre corps véhiculera avec la dite reproduction.

C'est là que Lacan nous raconte, si on veut l'interpréter de façon "matrixielle", l'histoire du lien entre une subjectivité-à-plusieurs, la scène primitive et le rapport sexuel qui sort de son impossibilité et devient dans ce cas spécifique presque-impossible seulement. « Le nommé Otto Rank en a approché en parlant du traumatisme de la naissance. De traumatisme, il n'y en a pas d'autre : L'homme naît malentendu. » Ici, le parlêtre n'est pas Un sujet mais une subjectivité. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Les us du laps », 1999-2000, cours du 7 juin 2000, inédit.

Névrose traumatique

« A la suite de graves commotions mécaniques, de catastrophes de chemin de fer et d'autres accidents mettant la vie en danger, on voit survenir un état qui a été décrit depuis longtemps, et a gardé le nom de « névrose traumatique. »

Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse* (1920), Paris, PBP, 1988, p. 49.

« Je ne crois pas que l'angoisse puisse engendrer une névrose traumatique ; il y a dans l'angoisse quelque chose qui protège contre l'effroi et donc aussi contre la névrose d'effroi. [...] »

L'étude du rêve peut être tenue pour la voie la plus sûre dans l'exploration des processus psychiques des profondeurs. Or la vie onirique des névroses traumatiques se caractérise en ceci qu'elle ramène sans cesse le malade à la situation de son accident, situation dont il se réveille avec un nouvel effroi. »

Ibid., p. 50.

Nœud et trauma

« Le nœud dans le Séminaire du Sinthome est une écriture, il se trace, il se dessine - on est en train de les dessiner ces nœuds actuellement, enfin, un spécialiste - et ce nœud comme écriture, comme dessin, ne doit rien à la connexion du signifiant et du signifié.

C'est en cela que Lacan peut dire que le nœud change complètement le sens de l'écriture. En quoi consiste ce changement ? C'est que le nœud découple l'écriture de la parole. Et dans ce découplage le nœud lui-même se montre avoir la valeur d'un traumatisme. Il l'a eu, pour ses auditeurs, et il l'aura, dans l'histoire de la psychanalyse, la valeur d'un traumatisme.

La pensée est alors invitée à s'accoupler au nœud c'est-à-dire à abandonner sa référence au corps. Et c'est pourquoi, ces nœuds reviennent comme autant d'invitations à penser hors de la référence au corps, c'est-à-dire hors de la référence à ce qu'il y a de plus imaginaire, c'est-à-dire hors de la forme. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Pièces détachées », 2004-2005, cours du 1^{er} décembre 2004, inédit.

O

Objet a

« D'où la notation $-\phi$ dénotant cette carence, si je puis dire, positive. Ne l'avoir jamais formulée sous cette forme n'a pas laissé place à ce que l'on en tire les conséquences.

Pour vous rendre sensible la vérité de cette formule, je prendrai diverses voies selon le mode du tourner-autour. Et puisque je vous ai rappelé la dernière fois la structure propre du champ visuel, la sustentation et l'occultation à la fois de l'objet a dans ce champ, je ne peux faire moins que d'y revenir, quand c'est dans ce champ que se fait le premier abord de la présence phallique, et d'une façon que nous savons être traumatique. C'est ce qu'on appelle la scène primitive.

Chacun sait que, malgré que le phallus y soit présent, visible, sous la forme d'un fonctionnement du pénis, ce qui frappe dans l'évocation de la réalité de la forme fantasmée de la scène primitive, c'est toujours quelque ambiguïté concernant cette présence. Combien de fois peut-on lire que, justement, on ne le voit pas à sa place ? Parfois même l'essentiel de l'effet traumatique de la scène tient aux formes sous lesquelles il disparaît, il s'escamote. Aussi bien n'aurai-je qu'à évoquer le mode d'apparition de cette scène primitive sous sa forme exemplaire, avec l'angoisse qui l'accompagne, dans l'histoire de l'homme aux loups. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, le Seuil, 2004, p. 300-301.

« Quelque chose se passe alors au niveau du développement symptomatique des effets de cette scène. Freud nous témoigne que cet élément n'a été que reconstruit, mais il est si essentiel que l'analyse que fait Freud ne tiendrait pas si nous ne l'admettions pas. Cet élément reste le seul jusqu'au bout à ne pas être intégré par le sujet, et nous présentifie en cette occasion ce que Freud articulera plus tard concernant la reconstruction comme telle. Cet élément, c'est la réponse du sujet à la scène traumatique par une défécation. »

Ibid., p. 302.

« L'émoi est donc coordonné au moment de l'apparition du *a*, moment du dévoilement traumatique où l'angoisse se révèle pour ce qu'elle est, ce qui ne trompe pas, moment où le

champ de l'Autre, si l'on peut dire, se fend, et s'ouvre sur son fond. Quel est-il, ce a ? Quelle est sa fonction par rapport au sujet?

Si nous pouvons ici la saisir, en quelque sorte, d'une façon pure, c'est justement dans la mesure où, dans cette confrontation radicale, traumatique, le sujet cède à la situation. Mais que veut dire à ce niveau, à ce moment, cède ? Comment faut-il l'entendre ?

Ce n'est pas que le sujet vacille, ni qu'il fléchisse. Rappelez-vous l'attitude schématisée par la fascination du sujet devant la fenêtre ouverte sur l'arbre couvert de loups. Dans une situation dont le figement met devant nos yeux le caractère primitivement inarticulable, et dont il restera pourtant marqué à jamais, ce qui s'est produit est quelque chose qui donne son sens vrai au *cède* du sujet — c'est littéralement une cession. [...] Le premier moment de l'angoisse, que l'expérience analytique a peu à peu approché autour du trauma de la naissance, cette remarque nous permet de le mieux accentuer et articuler que ce qui a d'abord été grossièrement approché sous la forme de la frustration. Le moment le plus décisif dans l'angoisse dont il s'agit, l'angoisse du sevrage, ce n'est pas tant qu'à l'occasion le sein manque au besoin du sujet, c'est plutôt que le petit enfant cède le sein auquel il est appendu comme à une part de lui-même. »

Ibid., p. 361-362.

Obstétrique

« Je me souviens d'un enfant qui, après un accouchement long et difficile, compliqué d'un traumatisme obstétrical, fut mis au sein qu'il accepta aussitôt avidement. »

Klein M., *Envie et gratitude*, Paris, Gallimard, 1968, p. 105.

P

Parole commune

« Il faut bien qu'une faille ait été reconnue pour qu'on pense que la parole commune, l'échange intersubjectif, ne suffit pas à éteindre l'insupportable de l'accident, de l'accroc, de la mort, accidentelle... »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Le lieu et le lien », 2000-2001, cours du 6 décembre 2000, inédit.

La parole et ses limites

« Ce que livre l'exploration de l'inconscient est loin d'être un symbolisme sexuel universel, comme a pensé pouvoir le reprendre un Jung, à revenir à la plus vieille ornière. C'est très précisément ce que j'ai tout à l'heure rappelé de la castration, à souligner seulement qu'il est exigible qu'elle ne se réduise pas à l'anecdote d'une parole entendue. Sans quoi, pourquoi l'isoler, lui donner ce privilège de je ne sais quel traumatisme, voire efficace de béance? Il est trop clair qu'elle n'a rien d'anecdotique, qu'elle est rigoureusement fondamentale dans ce qui, non pas instaure, mais rend impossible l'énoncé de la bipolarité sexuelle comme telle. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ... *ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 42.

La première fois

« Ce qu'il appelle alors traumatisme est exactement le moment où - je le cite - « l'incompatibilité s'impose au moi ». Il emploie le terme abstrait aussi, « disons l'élément incompatible s'impose au moi », et que le moi décide de refuser cette idée incompatible. Voilà le minimum de théorie que Freud plaque sur cette donnée initiale, cette donnée expérimentale. Évidemment, introduire ici la notion d'un traumatisme impose l'idée qu'il figure déjà là, l'idée de la première fois. Et l'idée de *la première fois* ne va pas cesser d'être présente dans la théorie de la psychanalyse, cette première fois, la première fois où le moi, par couardise, a rejeté l'idée comme incompatible. Ce que nous avons à l'issue de cette construction, dans la psychanalyse, à son point peut-être encore le plus sophistiqué, c'est le S1 de Lacan (schéma),

c'est la notion du primordial et de l'expérience analytique comme produisant, délivrant comme résultat un élément primordial. »

Miller J.-A., « L'expérience du réel dans la cure analytique », 1998-1999, cours du 9 décembre 1998, inédit.

Prévention

« Je ne fais que décrire ce que nous savons tous. J'essaie de le décrire en y mettant juste ce qu'il faut pour que ça nous apparaisse tout de même un peu étrange, ou que ça nous apparaisse comme une construction, pas tout à fait naturel. C'est quelque chose qui est tout de même assez récent pour qu'un certain nombre ici l'ait vu émerger. C'est la confiance qui est faite au sens pour faire passer le réel. On peut dire que, sur une très large échelle, la parole est désormais instrumentée pour contrer le réel. C'est d'ailleurs pour ça qu'il y a des sondages. C'est la forme pratique, concrète, de l'écoute de la réalité collective. Au niveau individuel, dès qu'il y a symptôme au gré de la réalité collective, c'est-à-dire que dès que quelque chose perturbe le fonctionnement, se met en travers, il faut écouter. Il faut écouter pour faire disparaître.

C'est pourquoi on assiste, en tout cas, à une demande d'opérateurs d'écoute. Dès que quelque part il pourrait y avoir du réel, on introduit des agents d'écoute. Il faudrait se les représenter comme La guerre des étoiles, des gens qui courent, des appareils d'écoute, et qui viennent enrober le réel avec du sens. Nous entrons maintenant, dans une ère de la prévention généralisée du traumatisme.

Je produis de nouveau des douleurs, quand je dis ça. Pour tout le monde. Nous sommes tous là-dedans. Personne n'y coupe. Cela oblige, ne serait-ce que par précaution, à mettre un bémol sur cette croyance que l'on peut avoir que, dans tous les cas, la parole fait du bien. Il y a une discrimination qui devrait être justement le propre de la psychanalyse appliquée à la thérapeutique. Ce que l'on peut attendre d'un analyste, c'est de savoir quand la parole ne fait pas de bien du tout.

A mon avis, enfin pour moi, il ne fait pas de doute qu'il s'agit d'une prévention d'inspiration psychanalytique, qui offre en catastrophe un auditeur spécialisé, qui est appelé à susciter et à organiser une parole donatrice de sens. On peut dire que le sens, un sens, est ici attendu de la parole, un sens dans ses fonctions d'assimilation du réel, c'est-à-dire dans sa fonction d'homéostasie. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Le lieu et le lien », 2000-2001, cours du 29 novembre 2000, inédit.

Le psychanalyste en parent traumatique

« Une psychanalyse reproduit - vous retrouvez ici les rails ordinaires - une production de la névrose. Là-dessus, tout le monde est d'accord. Il n'y a pas un psychanalyste qui ne s'en soit pas aperçu. Cette névrose, que l'on attribue non sans raison à l'action des parents, n'est atteignable que dans toute la mesure où l'action des parents s'articule justement de la position du psychanalyste. C'est dans la mesure où elle converge vers un signifiant qui en émerge que la névrose va s'ordonner selon le discours dont les effets ont produit le sujet. Tout parent traumatique est en somme dans la même position que le psychanalyste. La différence, c'est que le psychanalyste, de sa position, reproduit la névrose, et que le parent traumatique, lui, la produit innocemment. »

Lacan J., *Le séminaire*, livre XIX, *...ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 151.

Q

R

Réalité psychique

« Lorsque les hystériques rattachent leurs symptômes à des traumatismes inventés, le fait nouveau consiste précisément en ce qu'ils imaginent ces scènes, ce qui nous oblige à tenir compte de la réalité psychique, autant que de la pratique. »

Freud S., *Cinq leçons sur la psychanalyse* (1904), Paris, PBP, 1984, p. 83-84.

« Et on peut dire c'est ce qui est d'aujourd'hui ça, d'élargir décidément le cercle des victimes, les victimes ne sont pas seulement les êtres frappés dans leur corps, ce sont aussi les êtres atteints, si l'on peut dire, dans leur réalité psychique. Par ce qui a touché, ce qui, voire consumé, la réalité somatique d'autres êtres. Deuxièmement, enfin ce qui est d'aujourd'hui, c'est donc que la réalité psychique est reconnue comme telle, l'atteinte dont elle peut avoir à souffrir cette réalité psychique, est reconnue, et aussi bien la réalité psychique est appareillée comme telle, avec le remède, qui est de parler, de parler pour se faire écouter. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Le lieu et le lien », 2000-2001, cours du 6 décembre 2000, inédit.

Réel comme condensation du traumatisme

« En ce sens le réel de Lacan, c'est un négatif du vrai, pour autant qu'il n'est relié à rien, qu'il est détaché de tout et même de tout tout, et qu'il n'a pas de loi, qu'il n'obéit à aucun système, qu'il condense le fait pur du traumatisme. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Pièces détachées », 2004-2005, cours du 1^{er} décembre 2004, inédit.

Réel et réveil

« La place du réel, qui va du trauma au fantasme - en tant que le fantasme n'est jamais que l'écran qui dissimule quelque chose de tout à fait premier, de déterminant dans la fonction de la répétition - voilà ce qu'il nous faut repérer maintenant Voilà au reste, ce qui, pour nous, explique à la fois l'ambiguïté de la fonction de l'éveil, et de la fonction du réel dans cet

éveil. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 58-59.

Refoulement

« Les formes que prend le refoulement sont attirées par ce premier noyau, que Freud attribue alors à une certaine expérience, qu'il appelle l'expérience originelle du trauma. Nous reprendrons par la suite la question de ce que veut dire *trauma*, dont la notion a dû être relativée, mais reprenez ceci que le noyau primitif est d'un autre niveau que les avatars du refoulement. Il en est le fond et le support. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 55.

« Je vous rappellerai d'abord que le refoulement est, dans le cas de l'homme aux loups, lié à une expérience traumatique qui est celle du spectacle d'une copulation entre les parents dans une position *a tergo*. Cette scène n'a jamais pu être directement évoquée, remémorée par le patient, et elle est reconstruite par Freud. La position copulatoire n'a pu être restituée qu'à partir des conséquences traumatiques sur le comportement actuel du sujet. »

Ibid., p. 213.

Regard

« Cette ravissance, ni consciente ni inconsciente mais non-consciente, ne cherche ni à voir, ni à se voir, ni à se faire voir. C'est là que l'expression prélevée chez M. Duras : *le non-regard* qui est cette fAm Anne-Marie Stratter, s'est révélée décisive. Si le regard est conçu comme une mesure " incommensurable " de la perte "objectale" au coeur du processus d'advenir-à-l'être du sujet, le non-regard, comme son envers, se chargera, à mon sens, de la perte relative dans les liens-de-bords et de l'accordement des liens-limite avec le trauma de l'Autre. Reconnaissante seulement dans/avec et par un autre dans une rencontre momentanée, fantasmatique et traumatique, le ravissance est pour cela le non-regard par excellence. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Les us du laps », 1999-2000, cours du 7 juin 2000, inédit.

Religion

« Ce qu'ajoute le *Moïse* aux deux ouvrages qui l'ont précédé, c'est une théorie du traumatisme dans la religion. Et le réel de Lacan, l'usage de ce mot, la mise en fonction de celui-ci, éclaire en retour cette place éminente que Freud donne à la fonction du traumatisme dans sa généalogie de la religion monothéiste.

Dans la religion du Un, le traumatisme est en jeu, parce que déjà ce que Freud appelle un traumatisme, c'est un événement. Un événement n'est pas un fait. Un fait est là, tandis qu'un événement se produit et détermine une origine, c'est-à-dire sépare un avant et un après. L'événement est traumatisme quand il dérange un ordre préalable et qu'il ne s'assimile pas, qu'il demeure comme inassimilable. Et c'est ce que Freud dans sa clinique appelle : une fixation.

Le *Moïse*, c'est la scénographie du traumatisme et de la répétition. C'est pourquoi, quand Freud considère le Un du monothéisme, le Un-Dieu, il est conduit à le faire advenir comme traumatisme, c'est-à-dire comme événement issu de l'extérieur. C'est pourquoi il fait de Moïse un Égyptien. Ça veut dire : le Un vient de l'extérieur, il vient de l'Autre.

« Lacan reprend la clinique du traumatisme qui est celle de Freud, et la transporte dans le champ de la jouissance. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Un effort de poésie », 2002-2003, cours du 11 juin 2003, inédit.

Répétition et remémoration

« Ce que veut dire l'automatisme de répétition en tant que nous avons à lui affaire, c'est ceci, c'est que si un cycle déterminé qui ne fut que celui-là — c'est ici que se profile l'ombre du trauma, que je ne mets ici qu'entre guillemets, car ça n'est pas son effet traumatique que je retiens, mais seulement son unicité — celui-là donc, qui se désigne par un certain signifiant que seul peut supporter ce que nous apprendrons dans la suite à définir comme une lettre, instance de la lettre dans l'inconscient, ce grand A, l'A initial en tant qu'il est numérotable, que ce cycle-là, et pas un autre, équivaut à un certain signifiant ; c'est à ce titre que le comportement se répète pour faire ressurgir ce signifiant qu'il est comme tel, ce numéro qu'il fonde. »

Lacan J., Le Séminaire, livre IX, « L'identification », leçon du 13 décembre 1961, inédit.

« On peut aller à croire que l'opacité du traumatisme — telle qu'elle est alors maintenue dans sa fonction inaugurale par la pensée de Freud, c'est-à-dire, pour nous, la résistance de la signification — est alors nommément tenue pour responsable de la limite de la remémoration. Et après tout, nous pourrions nous y trouver à l'aise, dans notre propre théorisation, de reconnaître qu'il y a là un moment fort significatif de la passation de pouvoir du sujet à l'Autre, celui que nous appelons le grand Autre, le lieu de la parole, virtuellement le lieu de la vérité. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 118.

« Il mobilise, pour sa démonstration, la catégorie de la répétition. Il pose que ce qui se répète, c'est la jouissance. Et dans cette répétition, il y a à la fois retour et déperdition. Il bricole ça. Il rend raison de la déperdition par la répétition. Et cela suppose de mettre en valeur pour chaque sujet une jouissance initiale qui fait infraction et qui se fixe, c'est-à-dire qui fait traumatisme.

Tout ce que Lacan développe sur la répétition entropique s'introduit à partir de ce qui reste implicite, à savoir le traumatisme de la jouissance, un traumatisme qui fait que ce qui se répète ne peut être qu'en perte par rapport à l'initial, de telle sorte que l'entropie se démontre être un en-moins.

Cette théorie est dans la dépendance de l'incidence du traumatisme. Ce qui apparaît au premier plan, c'est la répétition, mais en fait c'est bien le traumatisme qu'introduit la répétition. C'est le traumatisme qui force à répéter. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Un effort de poésie », 2002-2003, cours du 21 mai 2003, inédit.

« Dans le séminaire XI, la relation, la répétition à l'objet n'est pas qu'une simple annulation. Si l'objet est perdu, annulé, raturé, il reste que la répétition continue de le viser, et que le visant, elle le rate. De ce fait, on peut dire que cette répétition va à la rencontre d'un réel qu'elle rate. C'est une transformation profonde du concept. Illustré par LACAN par le concept freudien de traumatisme : l'inassimilable au signifiant devenu dans le séminaire XI le moteur de la répétition. Elle apparaît déterminée par le trauma comme réel. La répétition comme automatisme est resituée comme évitement et appelle avec le réel initial, celui du trauma donc comme évitement de ce qui serait comme *la* rencontre avec ce réel initial.

Ce réel initial, le trauma freudien, apparaît au non sexuel. C'est un vocable qui fait la jonction avec le concept de transfert. Dans la disjonction répétition transfert, il y a un élément symbolique, une stagnation l'imaginaire comme le rapport au réel sexuel. Cette disjonction n'est faite dans le séminaire XI que pour souligner ce qu'il y a de commun entre répétition et transfert. Il y a en lui une relation au réel et pas seulement à l'illusion, cf. 58 « ambiguïté de la relation dans le transfert, nous pourrions la démêler qu'à partir de la répétition dans le réel ». Dans le séminaire XI, la répétition, différent automatique des signifiants seulement, a valeur d'évitement du réel comme sexuel. Le transfert, c'est la tuché de la répétition, ce que la répétition est vouée à rater sempiternellement quand le transfert est mis en acte.

Cette disjonction dissimule une conjection plus secrète que LACAN célèbre par « *a* ». La répétition est la déception de la rencontre avec « *a* ». Le transfert, c'est présentifier « *a* ». Cette conjection est celle de ces deux concepts s'articulant à l'objet :- la répétition comme le ratant parce qu'elle le vise,- le transfert comme le présentifiant. Ce que LACAN appelle stagnation imaginaire se découvre à la même place du réel, en dépit de la dialectique du signifiant. Cette translation traduit le passage de la jouissance de l'imaginaire au réel. C'est de cela qu'il est question dans le séminaire XI.

[...] La place du réel va du traumatisme au fantasme. Le fantasme dissimule ce qui est déterminé antérieurement dans la répétition. »

Miller J.-A., « Silet », 1994-1995, cours du 15 mars 1995, inédit.

« L'inconscient en tant que lié à la répétition qu'on en élabore est affaire de réel, vise un noyau de réel, non assimilable, dont le modèle est le trauma, de telle sorte que la répétition est conceptualisable comme la répétition de l'évitement d'un noyau de réel. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Les us du laps », 1999-2000, cours du 15 décembre 1999, inédit.

Résolution du trauma

« Si l'on réussit à établir le lien entre cette passivité totale et le sentiment d'être capable de vivre le traumatisme jusqu'au bout (c'est-à-dire à encourager le patient à répéter et vivre l'évènement jusqu'au bout, ce qui souvent ne se produit qu'après d'innombrables échecs et d'abord de façon partielle seulement), alors une nouvelle sorte de résolution, plus avantageuse, voire aussi durable, du traumatisme peut se produire. »

Ferenczi S., « Réflexions sur le traumatisme » (1931-1932), *Psychanalyse 4, Œuvres complètes, tome IV, 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 143.

Fonction du rêve

« Une définition plus complète de la fonction du rêve serait alors (au lieu de : « le rêve est un accomplissement de désir ») : tout rêve, même le plus déplaisant, est une tentative d'amener les événements traumatiques à une résolution et à une maîtrise psychiques meilleures, au sens, pourrait-on dire de l' « esprit d'escalier ».

Ibid., p 142.

« Revenons au rêve : l'état d'inconscience, c'est-à-dire l'état de sommeil, favorise non seulement la domination du principe de plaisir (la fonction d'accomplissement du désir de rêve), mais aussi le retour d'impressions sensibles traumatiques, non résolues, qui aspirent à la résolution (fonction traumatolytique du rêve). »

Ibid., p. 143.

RSI

« Si les traces corporelles de la jouissance et du trauma (dans le Réel), leurs représentations (dans l'Imaginaire) et leurs significations (dans le symbolique), s'entrelacent autour et au-dedans de chaque événement psychique, le savoir du Réel ne marque pas moins le Symbolique par son sens et sa pensée, que le Symbolique ne donne sens au Réel via la signification et les concepts. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Les us du laps », 1999-2000, cours du 7 juin 2000, inédit.

Ruptures

« La rupture amoureuse, présentée par les patients sur son versant traumatique, indépassable, demeure bien souvent une cause invoquée dans la demande d'analyse. Qu'il vienne juste après la secousse ou bien plus tard, l'éconduit témoigne d'une atteinte narcissique profonde. Déprimé, amoindri, dévalué, il ne veut plus souffrir, mais refuse pourtant de s'arracher à son entrave. »

Chiriaco S., « Blessures amoureuses », *Le désir foudroyé*, Paris, Navarin/Le champ freudien éditeur, 2012, p. 87.

« La rupture amoureuse survient quand le masque des semblants se brise. Le voile se déchire sur un être déchu, dépouillé de ses attraits. Il n'était que cela ! L'éconduit s'en trouve diminué, d'autant plus qu'il idéalise celui qui l'a quitté. [...] Seul face à son insuffisance, l'amoureux délaissé est alors renvoyé à ses premières blessures, aux coordonnées de son histoire et à ses traumatismes antérieurs, au manque structurel dévoilé, au trauma originel. Comme dans le deuil, la circulation du désir s'en trouve empêchée. Elle ne pourra reprendre son cours qu'à la condition de rompre avec l'objet aimé. »

Ibid., p. 90.

S

Satisfaction

« ... des gens qui ont subi un choc, un grave traumatisme psychique - comme cela a été si souvent le cas pendant la guerre et il s'en trouve aussi à l'origine d'une hystérie traumatique - sont régulièrement ramenés par le rêve dans la situation traumatique. D'après nos hypothèses sur la fonction du rêve, cela ne devrait pas être le cas. Quelle motion de désir pourrait être satisfaite par ce retour à cet événement extrêmement pénible ? »

Freud S., "Révision de la théorie du rêve", *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (1932), Paris, Folio Essai, 1989, p. 42.

« On s'attendrait à ce que l'enfant brûlé craigne le feu, c'est-à-dire qu'il évitât cette répétition d'un traumatisme sexuel, la possibilité même d'une telle éventualité, surtout si l'évènement a donné lieu, en plus du plaisir, à une douleur ou à d'autres sentiments désagréables de façon directe ou indirecte. »

Abraham K., « Les traumatismes sexuels comme forme d'activité sexuelle infantile », *Oeuvres complètes*, tome I, 1907-1914, Paris, Payot et Rivages, 2000, p. 36.

Savoir absolu

« Si on s'en tient là, on sait que ça nous donne une conception de l'analyse qui nous donne comme but d'historialiser les traumatismes du sujet, c'est-à-dire supposer le sujet figé dans son histoire par tel signifiant unaire, et resituer ce signifiant en opérant comme il convient, c'est-à-dire en délivrant les effets de sens dont il est susceptible. Cette idée conduirait, à la limite, à l'assomption de son histoire par le sujet. C'est supposer que la façon dont le sujet a été pris dans le discours de l'Autre est susceptible de se résorber en effets de sens. C'est la conception dite de savoir absolu, qui supposerait la transformation intégrale du savoir préalable de l'Autre en effets de sens. Le sens de l'histoire, en définitive, c'est ça. C'est la supposition que le savoir préalable peut être intégralement transformé en effets de sens. Eh bien, l'opération dite de l'aliénation a précisément pour but de montrer que justement ça ne se produit pas comme ça, et que le sens est toujours sens dessus dessous. »

Miller J.-A., « La clinique lacanienne », 1981-1982, cours du 9 mars 1982, inédit.

Scène primitive et scène traumatique

« Nous attirions directement l'attention du malade sur la scène traumatique au cours de laquelle s'était produit le symptôme, nous cherchions à déceler dans cette scène le conflit psychique et à mettre en liberté le sentiment refoulé. »

Freud S., *Cinq leçons sur la psychanalyse* (1904), Paris, PBP, 1984, p. 73.

« Car après tout, pourquoi la scène primitive est-elle si traumatique? Pourquoi est-elle toujours trop tôt ou trop tard ? Pourquoi le sujet y prend-il ou trop de plaisir — du moins est-ce ainsi que, d'abord, nous avons conçu la causalité traumatisante de l'obsessionnel — ou trop peu, comme chez l'hystérique? Pourquoi n'éveille-t-elle pas tout de suite le sujet, s'il est vrai qu'il est si profondément libidinal ? Pourquoi le fait est-il ici *dustuchia* ? Pourquoi la prétendue maturation des pseudo-instincts est transfilée, transpercée, transfixée de *tychique*, dirai-je — du mot *tuché*?

Pour l'instant, notre horizon, c'est ce qui apparaît de factice dans le rapport fondamental à la sexualité. Il s'agit dans l'expérience analytique de partir de ceci que si la scène primitive est traumatique, ce n'est pas l'empathie sexuelle qui soutient les modulations de l'analysable, mais un fait factice. Un fait factice, comme celui qui apparaît dans la scène si farouchement traquée dans l'expérience de *l'Homme aux loups* — l'étrangeté de la disparition et de la réapparition du pénis. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 67.

Sens et non sens

« Il y a toujours une schize entre le fait et le sens. Et c'est même cette schize qui permet de penser l'incidence du traumatisme comme fait qui ne trouve pas son sens. »

Miller J.-A., « L'expérience du réel dans la cure analytique », 1998-1999, cours du 17 mars 1999, inédit.

« L'inconscient, ce sont les signifiants qui n'ont pas pu signifier. Ce sont les signifiants du trauma, de traumatisme, dont le sens est resté bloqué, qui sont restés dans le non sens ou dans un sens bloqué et donc la cure, c'est de débloquent le sens. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « L'être et l'Un », 2011-2012, leçon du 15 juin 2011, inédit.

Sexualité

« La sexualité est toujours traumatique en tant que telle. La première sorte de trauma est évidemment celle dont Freud donne le témoignage – après tout, donnons tout leur poids aux Cinq Psychanalyses. En quoi donc consiste la phobie du petit Hans ? Dans le fait qu'il constate soudainement qu'il a un petit organe qui bouge. C'est parfaitement clair. Et il veut lui donner un sens. Mais, aussi loin qu'aille ce sens, aucun petit garçon (23) n'éprouve jamais que ce pénis lui soit attaché naturellement. Il considère toujours le pénis comme traumatique. Je veux dire qu'il pense qu'il appartient à l'extérieur du corps. C'est pourquoi il le regarde comme une chose séparée, comme un cheval qui commence à se lever et à ruer. Que peut signifier la phobie du petit Hans si ce n'est qu'il est en train de traduire l'original de l'histoire, le fait qu'il remarque qu'il a un pénis ? Il n'a pas encore réussi à le dompter avec des mots. »
Lacan J., « Yale University, Kanzer Seminar , Conférence du 24 Novembre 1975 », *Scilicet* n° 6/7, 1975, p. 7-31.

« Que ce que Freud a repéré de ce qu'il appelle la sexualité fasse trou dans le réel, c'est ce qui se touche de ce que personne ne s'en tirant bien, on ne s'en soucie pas plus.

C'est pourtant expérience à portée de tous. Que la pudeur désigne : du privé. Privé de quoi ? Justement de ce que le pubis n'aille qu'au public, où il s'affiche d'être l'objet d'une levée de voile.

Que le voile levé ne montre rien, voilà le principe de l'initiation (aux bonnes manières de la société, tout au moins).

J'ai indiqué le lien de tout cela au mystère du langage et au fait que ce soit à proposer l'énigme que se trouve le sens du sens. Le sens du sens est qu'il se lie à la jouissance du garçon comme interdite. Ce nom pas certes pour interdire le rapport dit sexuel, mais pour le figer dans le non-rapport qu'il vaut dans le réel. »

Lacan, J., « Préface à l'Eveil du Printemps », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 562.

« C'est ça la voie de Freud. Il a eu recours à la loi sexuelle, faute de formuler de façon logique l'impossible du rapport sexuel. A partir du moment où l'on saisit que ce rapport sexuel n'est pas formulable dans le réel de l'expérience, on sait d'avance - et c'est la marque que l'on touche là à une loi - qu'il y a toujours, pour un sujet, traumatisme au niveau de la sexualité. »
Miller J.-A., « Cause et consentement », 1987-1988, cours du 9 mars 1988, inédit.

Pas de rapport sexuel

« Psychanalyste, c'est du signe que je suis averti. S'il me signale le quelque chose que j'ai à traiter, je sais d'avoir à la logique du signifiant trouvé à rompre le leurre du signe, que ce quelque chose est la division du sujet : laquelle division tient à ce que l'autre soit ce qui fait le signifiant, par quoi il ne saurait représenter un sujet qu'à n'être un que de l'autre.

Cette division répercute les avatars de l'assaut qui, telle quelle, l'a affrontée au savoir du sexuel, – traumatiquement de ce que cet assaut soit à l'avance condamné à l'échec pour la raison que j'ai dite, que le signifiant n'est pas propre à donner corps à une formule qui soit du rapport sexuel.

D'où mon énonciation : il n'y a pas de rapport sexuel, sous-entendu : formulable dans la structure. »

Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 413.

Le signifiant mortifié

« C'est à la fois ce que nous avons appris de Lacan et qui fait un obstacle épistémologique pour saisir son propre cheminement et son aboutissement, ce qui est signifiant est mortifié, et y compris même le trauma sexuel, l'irruption de jouissance, elle ne peut être conceptualisée qu'au titre de signifiant. Et c'est aller dans cette direction, qu'en effet le libidinal et le symbolique s'opposent, ce qui a l'avantage de pouvoir rendre compte de l'instinct de mort freudien par le symbolique comme Lacan l'avait fait dans son *Séminaire*.

Le symptôme répondant à cette structure, implique qu'aussi bien - ça c'est une référence au début d'*Inhibition, symptôme et angoisse* - la fonction - c'est le chapitre I - que la chair peut être prise comme élément signifiant S prime (S') et se trouver métaphorisée par ce que Lacan appelle le signifiant du trauma sexuel, pour donner la signification emprisonnée dans le symptôme, que je représente par ce petit plus (+) flanqué de petit s.

Le signifiant du trauma sexuel, disons-le dans notre perspective, c'est déjà l'émergence de la jouissance comme faisant irruption et dérangeant le fonctionnement psychique, mais, dans

cette conceptualisation, ça ne peut entrer qu'à titre de signifiant, déjà comme jouissance mortifiée. »

Miller J.-A., « Le partenaire symptôme », 1997-1998, cours du 11 mars 1998, inédit.

Le trauma comme signifiant énigmatique

« Ce qui est décisif alors, ce n'est pas que le trauma soit un fait d'histoire, c'est que l'on peut parler à ce moment-là du trauma comme signifiant énigmatique. La formule *signifiant énigmatique du trauma sexuel* que l'on rencontre dans cette "Instance de la lettre", indique déjà ce choix - qui est décisif pour la pratique aussi bien - de ne pas saisir le trauma à partir de l'histoire et du sens, c'est-à-dire à partir d'un *vécu comme*, mais de le saisir à partir de l'énigme qui est, si l'on veut, le comble du sens, mais précisément au point où il s'annule et où, comme signifiant, il laisse alors ouverte l'interprétation. »

Miller J.-A., « Cause et consentement », 1987-88, cours du 13 janvier 1988, inédit.

« La question est posée de la cause du symptôme et il est ici traité, comme vous le savez, à partir de la métaphore. La transformation saute aux yeux puisque le traumatisme n'est pas abordé comme événement pathogène. Il n'est pas abordé dans l'axe temporel comme un événement qui a eu lieu à un moment dans le passé et qui est cause du mal. Le traumatisme n'est pas abordé comme événement. Il est abordé comme signifiant. A cet égard, il n'y a pas là une temporalité de succession, il y a une substitution. Le trauma est appareillé à une substitution. Le trauma n'est plus événement mais signifiant refoulant. Le trauma, c'est le signifiant S', celui qui se substitue à un autre dans une chaîne signifiante actuelle (p 81) (...) Il y a, curieusement, une deuxième fixation qui se rencontre sur le versant de la métonymie et qui figure d'ailleurs une autre énigme. La métaphore concerne l'énigme du trauma et la métonymie l'énigme du désir, dont la formule est l'inverse de celle du symptôme, à savoir celle où le *plus* est remplacé par le *moins*, c'est-à-dire où il n'y a pas d'avènement de signification:

$d = S(-)s$

Du côté du désir, ce que Lacan introduit, c'est ce qu'il appelle le point de suspension. Pour rendre compte, à partir de la chaîne signifiante, du souvenir-écran ou du fétiche, il faut introduire une forme de discontinuité dans la chaîne signifiante. Le point de suspension, c'est déjà l'exigence de penser une discontinuité dans la chaîne signifiante, qui était d'ailleurs déjà

présente avant, bien qu'elle soit masquée par le fait que ce soit le signifiant du trauma qui s'y inscrirait. »

Miller J.-A., « Cause et consentement », cours du 20 janvier 1988, inédit.

Sinthome

« Le privilège de Joyce, s'il y en a un, c'est qu'il a fabriqué cet escabeau avec son dire. C'est en quoi, il est exemplaire pour la psychanalyse. C'est en quoi, Lacan peut dire qu'il a donné de l'escabeau la formule générale, qu'il lui a donné une consistance logique, en n'y renonçant pas mais en allant jusqu'au bout. C'est-à-dire du traumatisme initial subi de la langue, de l'événement de corps qui en découle, le porter jusqu'à une sorte d'éternité.

Et c'est en cela que Lacan peut dire que Joyce s'accomplit en tant que sinthome, sans reculer devant l'exil, que cet extrême, sa fidélité à sa jouissance comporte. La psychanalyse s'offre à résoudre cette jouissance douloureuse par le sens. Mais, en rester à la jouissance résolue par le sens c'est plat, et l'invitation de Lacan dans son Séminaire du Sinthome, c'est qu'il faut laisser un relief ; il faut qu'un relief reste toujours, dans la mesure où chacun est sans pareil et que sa différence réside dans l'opacité qui toujours demeure, et c'est ce reste. Ce reste n'est pas l'échec de la psychanalyse, ce reste est à proprement parler ce qui fait votre valeur pour peu que vous sachiez le faire passer à l'état d'œuvre.

C'est sans doute par là où chacun pêche, achoppe, clopine, mais c'est aussi, enfin ce qui fait pour chacun sa différence ou – puis-je employer le mot - sa noblesse. Lacan parlait du trait qui barre le S de son sujet comme d'un trait de noble bâtardise. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Pièces détachées », 2004-2005, cours du 1^{er} décembre 2004, inédit.

Sommeil

« J'ai vu moi aussi, vu de mes yeux, dessillés par la divination maternelle, l'enfant, traumatisé de ce que je parte en dépit de son appel précocement ébauché de la voix, et désormais plus renouvelé pour des mois entiers — je l'ai vu, bien longtemps après encore, quand je le prenais, cet enfant, dans les bras — je l'ai vu laisser aller sa tête sur mon épaule pour tomber dans le sommeil, le sommeil seul capable de lui rendre l'accès au signifiant vivant que j'étais depuis la date du trauma. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 61.

Structure

« Ce que la psychanalyse nous démontre concernant le désir dans sa fonction qu'on peut dire la plus naturelle puisque c'est d'elle que dépend le maintien de l'espèce, ce n'est pas seulement qu'il soit soumis dans son instance, son appropriation, sa normalité pour tout dire, aux accidents de l'histoire du sujet (notion du traumatisme comme contingence), c'est bien que tout ceci exige le concours d'éléments structuraux qui, pour intervenir, se passent fort bien de ces accidents, et dont l'incidence inharmonique, inattendue, difficile à réduire, semble bien laisser à l'expérience un résidu qui a pu arracher à Freud l'aveu que la sexualité devait porter la trace de quelque fêlure peu naturelle. »

Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 812.

« N'est pas un trauma simplement ce qui a fait irruption à un moment, et a fêlé quelque part une structure que l'on imagine totale, puisque c'est à cela qu'a servi à certains la notion de narcissisme. Le trauma, c'est que certains événements viennent se situer à une certaine place dans cette structure. Et, l'occupant, ils y prennent la valeur signifiante qui y est attachée chez un sujet déterminé. Voilà ce qui fait la valeur traumatique d'un événement. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 380.

Sujet supposé savoir ou savoir

« C'est parce que Hilbert avait fait apparaître ce qu'il ne fallait pas dire, à savoir l'existence du sujet-supposé-savoir en mathématique, qui est ici exactement formulé, que la démonstration par Gödel qu'il y a des vérités mathématiques qu'on ne peut pas démontrer, évidemment, a produit une commotion, un traumatisme qui a été aussitôt recouvert, bien sur, par : après tout ça n'est qu'une démonstration d'impossibilité, et là, là encore, on ne peut pas négliger la différence des temps. Au premier temps, ça a bien été un démenti à l'*ignoradumus*, ça a été fondé un *ignoradumus* fondamental dans les mathématiques, même jamais aussi bien dégagé jusqu'alors, dans aucune discipline. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Les us du laps », 1999-2000, cours du 27 mars 2000, inédit.

Surmoi

« La tradition et le langage diversifient la référence du sujet. Un énoncé discordant, ignoré dans la loi, un énoncé promu au premier plan par un événement traumatique, qui réduit la loi en une pointe au caractère inadmissible, inintégrable – voilà c'est qu'est cette instance aveugle, répétitive, que nous définissons habituellement dans le terme de surmoi. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 222.

Symptomatologie

« L'effet immédiat d'un traumatisme dont on ne peut venir à bout aussitôt est la fragmentation. »

Ferenczi S., « Traumatisme et aspiration à la guérison » (1930), *Psychanalyse, Œuvres complètes, tome IV, 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 279.

« Nous concevons ainsi comment le traumatisme sexuel peut imprimer une direction au développement de la maladie et une physionomie individuelle à certains symptômes. »

Abraham K., « Les traumatismes sexuels comme forme d'activité sexuelle infantile », *Oeuvres complètes, tome I, 1907-1914*, Paris, Payot et Rivages, 2000, p. 40.

« Le mécanisme à double détente de la métaphore est celui-là même où se détermine le symptôme au sens analytique. Entre le signifiant énigmatique du trauma sexuel et le terme à quoi il vient se substituer dans une chaîne signifiante actuelle, passe l'étincelle, qui fixe dans un symptôme, - métaphore où la chair ou bien la fonction sont prises comme élément signifiant, - la signification inaccessible au sujet conscient où il peut se résoudre. »

Lacan J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 518.

« Concluons ici qu'une double instance de causes se définit par le complexe : les traumatismes précités qui reçoivent leur portée de leur incidence dans son évolution, les relations du groupe familial qui peuvent déterminer des atypies dans sa constitution. Si la pratique des névroses manifeste en effet la fréquence des anomalies de la situation familiale, il nous faut, pour définir leur effet, revenir sur la production du symptôme.

Les impressions issues du traumatisme semblèrent à une première approche déterminer le symptôme par une relation simple : une part diverse de leur souvenir, sinon sa forme représentative, au moins ses corrélations affectives, a été non pas oubliée, mais refoulée dans l'inconscient, et le symptôme, encore que sa production prenne des voies non moins diverses, se laissait ramener à une fonction d'expression du refoulé, lequel manifestait ainsi sa permanence dans le psychisme. Non seulement en effet l'origine du symptôme se comprenait par une interprétation selon une clef qui, parmi d'autres, symbolisme, déplacement, etc., convînt à sa forme, mais le symptôme céda à mesure que cette compréhension était communiquée au sujet. Que la cure du symptôme fût au fait que fut ramenée à la conscience l'impression de son origine, en même temps que se démontrât au sujet l'irrationalité de sa forme - une telle induction retrouvait dans l'esprit les voies frayées par l'idée socratique que l'homme se délivre à se connaître par les intuitions de la raison. Mais il a fallu apporter à la simplicité comme à l'optimisme de cette conception des corrections toujours plus lourdes, depuis que l'expérience a montré qu'une résistance est opposée par le sujet à l'élucidation du symptôme et qu'un transfert affectif qui a l'analyste pour objet est la force qui dans la cure vient à prévaloir. »

Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 70-71.

Symptôme et substitution

« Deuxièmement le symptôme est mis en valeur comme un effet de substitution, entre deux signifiants, d'un signifiant à l'autre qui sont, il faut dire, qualifiés par Lacan d'une façon assez inintelligible, peut-être pourrait-on dire, peu intelligible, peu qualifiée, le S inférieur de la métaphore il dit : *signifiant d'une chaîne signifiante actuelle* ; il faut entendre sans doute non virtuelle, et le S', le grand S prime au-dessus, signifiant énigmatique du trauma sexuel où la chair ou la fonction peuvent devenir des éléments signifiants. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Tout le monde est fou », 2007-2008, cours du 14 mai 2008, inédit.

Symptraumatise

« *Joyce le sinthome* fait homophonie avec la sainteté, dont quelques personnes ici peut-être se souviennent que je l'ai télévisonnée.

Si on poursuit un peu la lecture de cette référence dans le Bloch et von Warburg en question, on s'aperçoit que c'est Rabelais qui du sinthome fait le symptomate. Ce n'est pas étonnant, c'est un médecin, et symptôme devait avoir déjà sa place dans le langage médical, mais ce n'est pas sûr. Si je continue dans la même veine, je dirai qu'il symptraumatise quelque chose. L'important n'est pas pour moi de pasticher *Finnegans Wake* – on sera toujours en dessous de la tâche –, c'est de dire en quoi je donne à Joyce, en formulant ce titre, *Joyce le symptôme*, rien de moins que son nom propre, celui où je crois qu'il se serait reconnu dans la dimension de la nomination. »

Lacan J., *Le séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 162.

T

Temporalité

« Mais un jour, un événement analogue au traumatisme sexuel primaire fait resurgir les contenus des représentations refoulées. »

Abraham K., « Les traumatismes sexuels comme forme d'activité sexuelle infantile », Oeuvres complètes, tome I, 1907-1914, Paris, Payot et Rivages, 2000, p.35.

« Mais selon la logique, selon la clinique de Freud, qui est une clinique du traumatisme, il faut que cette thèse ait été négligée, oubliée, refoulée. Et le meurtre de Moïse inventé par Freud, aurait trouvé une confirmation des plus équivoques dans le texte de l'érudit Sellin — que Lacan s'était à l'époque procuré —, il faut bien dire d'une façon pas tout à fait conclusive. Le meurtre de Moïse est comme l'emblème du refoulement de la croyance initiale. C'est comme la rançon du traumatisme, de la vérité qu'apportait le discours de Moïse.

La logique de Freud est une logique qui implique la latence, c'est-à-dire un temps pour comprendre, un « faut le temps » dont Lacan dans sa *Radiophonie* a dégagé la formule « faut le temps ». Ce « faut le temps » est freudien, ce « faut le temps » se réfère précisément à l'exigence de cette période de latence qui pour Freud répond à l'incidence du traumatisme, et a pour conséquence, il faut bien dire, ce qui nous soutient comme *Zwang*, comme *Zwang* collectif et comme *Zwang* subjectif, dans la modalité du « *ne cesse pas* ». Freud le dit : « Il faut du temps, jusqu'à ce que le travail de compréhension du moi ait surmonté les objections. » »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Un effort de poésie », 2002-2003, cours du 21 mai 2003, inédit.

« Dans ce cas, comme dans le premier, il existe une relation entre le traumatisme sexuel et les symptômes de la psychose, à cela près que dans le deuxième cas les symptômes n'apparaissent que de longues années après l'incident. »

Abraham K., « Signification des traumatismes sexuels juvéniles pour la symptomatologie de la démence précoce », Oeuvres complètes, tome I, 1907-1914, Paris, Payot et Rivages, 2000, p. 24.

« La rectification que propose Lacan et qui est l'enjeu d'une cure analytique, c'est que ce moment premier est en fait rétroactivement isolé à partir de l'interprétation. On n'a pas une chronologie élémentaire qui suit le décours du temps, mais ce qui est de l'ordre du trauma est en fait rétroactivement posé. C'est aussi bien ici que nous pourrions inscrire le signe, le symbole de l'objet petit *a* dans cette inversion, rétroversion. Donc ici, nous avons comme une contestation par Lacan de la primauté du trauma, et de l'idée du choix de la névrose comme étant un point originel d'où partent tous les aiguillages, il a été produit rétroactivement par l'interprétation, c'est ce qui clôt l'introduction de cette leçon. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Illuminations profanes », 2005–2006, cours du 23 novembre 2005, inédit.

« L'homme aux rats, on s'aperçoit bien qu'il allonge son temps pour comprendre. Il est là dans l'aliénation et dans le temps de récurrence. On connaît bien, chez lui, la haine de la vérité - vérité qui ne saurait être que douteuse -, on sait qu'il proscriit le moment de conclure. Mais ce dont on ne peut pas douter, dans le cas même, c'est la fonction de l'instant de voir. C'est ce qu'il amène tout de suite à Freud. L'instant de voir est ce qui définit pour lui ce qui lui reste de jouissance. C'est cet instant de voir qu'il amène tout de suite, au début de l'analyse, comme son trauma et qui est effectivement le plus-de-jouir où son désir s'enracine, c'est-à-dire voir une femme nue. C'est là que l'on saisit au mieux en quoi l'objet *a* contient la castration, en quoi il contient le *moins-phi* de la castration. Que cherche-t-il, en effet, à voir, ce voyeur passionné ? - sinon à voir précisément ce qu'il n'y a pas. Le *moins-phi* est le contenu de l'objet *a*. Vous en avez là la connexion tout à fait originaire. Ce qui lie le sujet à ce spectacle ne tient à rien de ce qui flatte l'œil. Ce qui le lie à ce spectacle, c'est son centre, à savoir ce qui ne peut pas y être vu. »

Miller J.-A., « 1,2,3,4 », 1984-1985, cours du 5 juin 1985, inédit.

Troumatisme

« Alors, de ce fait, quel est le statut du trauma ? Quel est le statut de la blessure ? - puisque c'est cela que veut dire trauma: le statut de la blessure sexuelle.

Je peux, pour animer cet effort de pas à pas qui est un effort de précision, vous dessiner déjà une grande perspective, à partir de cette question de savoir quel est le statut du trauma. La ligne classique, celle qui se croit orthodoxe dans la psychanalyse, c'est de chercher toujours la

blesse ancienne, c'est de foncièrement penser le trauma dans l'ordre de la diachronie, dans l'ordre de ce qui est arrivé avant, une fois, à l'individu. Ca ouvre donc sur une enquête diachronique qui met au premier plan la remémoration.

Il est certain que l'abord de Lacan - et c'est celui qu'il nous a fait voir chez Freud - c'est foncièrement, à terme, de traiter le trauma comme un *trouma*. Ce néologisme était de lui. Traiter le trauma comme un *trouma*, c'est appareiller le traumatisme sexuel, non pas à la diachronie, mais à la synchronie. Quand Lacan, à la fin de son enseignement, vient à formuler qu'il n'y a pas de rapport sexuel, il nous donne la formule synchronique du traumatisme. C'est la version ultime du traumatisme sexuel chez Lacan que ce "*Il n'y a pas de rapport sexuel*". Ca nous donne en quelque sorte l'axiome des traumatismes. Evidemment, ça ne permet pas de savoir quand, comment et avec qui s'est produit ou se produira le traumatisme. Ca nous assure qu'il y en aura un, qu'il y en a un de toute façon.

"*Il n'y a pas de rapport sexuel*" veut dire qu'il n'y a pas de bon rapport du sujet avec la sexualité. A cet égard, le sujet ne peut parler de toute rencontre première avec la sexualité que sous les espèces de la mauvaise rencontre, même si, dans cette rencontre, il est spécialement exalté. Cette rencontre ne se fait pas forcément sur une tonalité de dégoût et d'horreur. Evidemment, si elle paraît exagérément excellente, eh bien, de ce fait, les autres seront toujours ratées par rapport à celle-là. A cet égard, ce que dit le "*Il n'y a pas de rapport sexuel*", c'est que de toute façon il y a un point traumatique et que c'est à cloche-pied que le sujet s'avance dans la dimension de la sexualité. »

Miller J.-A., « Cause et consentement » 1987-88, cours du 13 janvier 1988, inédit.

« Mais nous savons tous parce que tous, nous inventons un truc pour combler le trou dans le Réel. Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait « traumatisme ». On invente. On invente ce qu'on peut, bien sûr. Quand on est pas malin, on invente le masochisme. Sacher-Masoch était un con. »

Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non dupes errent », leçon du 19 février 1974, inédit.

« À ce niveau, à ce niveau premier, là que fait X, c'est là qu'on peut situer l'effet du traumatisme, de ce qui s'est imposé dans la recherche de la psychanalyse comme le traumatisme et c'est là que prend aussi son fondement, le jeu de mots de Lacan sur le *troumatisme*. Le trou du traumatisme est là, et ce trou est la seule définition qu'on puisse donner du sujet à cette place, dans la mesure où il n'y a pas de sujet de la jouissance au niveau de ce rapport primitif. Et c'est pourquoi, si on veut désigner ce sujet de la jouissance, on ne

peut le désigner que dans le trou, que dans le manque de la subjectivité sauf que manque est déjà trop dire puisqu'il n'y a pas encore les symboles pour marquer les places qui permettent de dire manque. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Illuminations Profanes » 2005-2006, cours du 17 mai 2006, inédit.

« La vérité, c'est le signifiant-maître de l'enseignement de Lacan à ses commencements. Il la pose distincte de l'exactitude, la vérité ça n'est pas de dire ce qui est, ça n'est pas l'adéquation du mot et de la chose – selon la définition ancestrale –, la vérité dépend du discours. Il s'agit, dans l'analyse, de *faire vérité* de ce qui a été. Il y a ce qui a manqué à faire vérité, les traumatismes, ce qui a fait trou – ce que Lacan plus tard baptisera *troumatisme*. Il s'agit de faire venir le discours à ce qui n'a pas pu y prendre rang, de dire ce qu'on n'a pas pu dire, ou qu'on a dit de façon biaisée, à côté – l'analyse serait la chance de rectifier ce qui a été dit de façon erronée. Dire. La solution serait de dire. On a popularisé ce qu'il en était de la psychanalyse sous le slogan *Les Mots pour le dire*. Il n'empêche que la pratique, constamment, nous confronte à ce-qui-ne-peut-pas-se-dire, et que Lacan aussi bien, à ses commencements, s'est réglé sur un indicible. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Choses de finesse en psychanalyse », 2008-2009, cours du 18 mars 2009, inédit.

Tuché et automaton

« La fonction de la *tuché*, du réel comme rencontre — la rencontre en tant qu'elle peut être manquée, qu'essentiellement elle est la rencontre manquée — s'est d'abord présentée dans l'histoire de la psychanalyse sous une forme qui, à elle seule, suffit déjà à éveiller notre attention — celle du traumatisme.

N'est-il pas remarquable que, à l'origine de l'expérience analytique, le réel se soit présenté sous forme de ce qu'il y a en lui d'*inassimilable* — sous la forme du trauma, déterminant toute sa suite, et lui imposant une origine en apparence accidentelle? Nous nous trouvons là au cœur de ce qui peut nous permettre de comprendre le caractère radical de la notion conflictuelle introduite par l'opposition du principe de plaisir au principe de réalité - ce pourquoi on ne saurait concevoir le principe de réalité comme ayant, par son ascendant, le dernier mot

En effet, le trauma est conçu comme devant être tamponné par l'homéostasie subjectivante qui oriente tout le fonctionnement défini par le principe du plaisir. Notre expérience nous pose alors un problème, qui tient à ce que, au sein même des processus primaires, nous voyons conservée l'insistance du trauma à se rappeler à nous. Le trauma y reparaît en effet, et très souvent à figure dévoilée. Comment le rêve, porteur du désir du sujet, peut-il produire ce qui fait resurgir à répétition le trauma — sinon sa figure même, du moins l'écran qui nous l'indique encore derrière ?

Concluons que le système de la réalité, si loin qu'il se développe, laisse prisonnière des rets du principe du plaisir une partie essentielle de ce qui est pourtant bel et bien du réel. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 54-55.

« Lacan a abandonné le terme un peu pathétique de la Chose, mais c'est la même référence quand il veut dire : derrière l'automaton il y a un réel comme inassimilable et qui est toujours de l'ordre du traumatisme. C'est toujours le même schéma, c'est dire qu'il y a d'un côté l'automaton et derrière l'automaton il y a toujours le réel comme traumatisme que s'efforcent de tamponner le principe du plaisir et les signifiants qu'il mobilise. »

Miller J.-A., « Le partenaire symptôme », 1997-1998, cours du 4 mars 1998, inédit.

« Tandis que la *tuche*, c'est une trouée. La *tuche* n'obéit pas à une loi ; elle s'effectue, elle a lieu, cette rencontre comme au hasard. C'est déjà ici, dans ce «comme au hasard » l'annonce de ce que dans le tout dernier enseignement de Lacan il fera valoir comme « le réel est sans loi ». Et disons que là, par rapport au réel ordre, nous avons le réel trauma, c'est-à-dire le réel comme inassimilable, l'adjectif figure page 55 du *Séminaire XI*.

La répétition, Lacan l'avait d'abord située au tout début de son enseignement du côté de l'ordre symbolique comme étant par excellence *automaton* mais par la suite, la répétition, si régulière qu'elle puisse apparaître, elle est foncièrement du côté du réel trauma. La répétition freudienne, c'est la répétition du réel trauma comme inassimilable et c'est précisément le fait qu'elle soit inassimilable qui fait de lui, de ce réel, le ressort de la répétition. La répétition, il l'a interprétée d'abord comme manifestation de l'ordre symbolique et par après, il l'a interprétée comme répétition du réel trauma et c'est une répétition qui vient trouer, qui vient déranger, si je puis dire, la tranquillité de l'ordre symbolique, son homéostasie.

Chez Freud comme chez Lacan, la jouissance, le style de jouissance d'un sujet est toujours lié à un premier évènement de jouissance, à un évènement de valeur traumatique et donc relève essentiellement, dans sa sensibilité, de l'autre, de ce qui lui vient de l'autre. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « L'être et l'Un », 2011-2012, leçon du 2 février 2011, inédit.

U

Urgences subjectives

« Ce que Lacan appelle l'urgence, c'est la modalité temporelle qui répond à l'advenue ou l'insertion d'un traumatisme. Et c'est ainsi que bien qu'il dit lui-même que les cartes de la situation analytique soient faites d'une rencontre, et ce qu'il désigne dans ce qu'on appelle la demande de l'analysant en puissance, il le désigne comme la requête d'une d'urgence. À ce mot d'urgence est comme pour Lacan, au fond, le nom de ce qui apparaît de ce qui met en mouvement, la requête de l'analysant en puissance.

[...] Au moins, dit-il, au moins maintenant pouvons-nous nous contenter de ce que tant qu'une trace durera de ce que nous avons instauré [c'est au moment où il boucle ses *Écrits*] il y a aura *du* psychanalyste à répondre à certaines urgences subjectives, [il ajoute] si *les* qualifier de l'article défini [les psychanalystes] était trop dire, ou bien encore trop désirer. » C'est pourquoi il ne dit pas : il y aura toujours des psychanalystes, il dira toujours *du* psychanalyste. Je laisse le point de côté pour accentuer que le mot d'urgence, là des urgences subjectives vient comme le colophon de ce texte, valider que il s'agit bien de la fonction psychanalytique et qu'elle a rapport essentiellement avant le début de l'analyse, elle a rapport avec l'urgence, c'est-à-dire avec l'émergence de ce qui fait trou, comme traumatisme. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Le tout dernier Lacan », 2006-2007, cours du 15 novembre 2006, inédit.

« Alors il est notable qu'une modalité temporelle très précise est en jeu, c'est l'urgence, il s'agit d'opérer dans l'instant, et on peut dire qu'il y a une sorte de course de vitesse avec le traumatisme, pour empêcher sa cristallisation comme telle, pour empêcher sa cristallisation psychique, et pour empêcher disons son implication après coup, dans le symptôme. »
(Commentaire à propos des cellules d'urgence)

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Le lieu et le lien », 2000-2001, cours du 6 décembre 2000, inédit.

V

Victime

« Alors on peut dire cela est toujours, la mort est toujours. Mais ce qui est d'aujourd'hui se laisse précisément là, cerner. C'est que premièrement c'est l'extension donnée au concept de la victime. Il y a la victime somatique, et puis il y a la victime psychique. Le survivant est aussi victime, dès lors qu'il a été spectateur du décès ou qu'il a un lien de proximité avec le décédé. »

Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Le lieu et le lien », 2000-2001, cours du 6 décembre 2000, inédit.

Vie

« Qu'est-ce donc ? – si ce n'est cette vie qui se saisit dans une horrible aperception d'elle-même, dans son étrangeté totale, dans sa brutalité opaque, comme pur signifiant d'une existence intolérable pour la vie elle-même, dès qu'elle s'en écarte pour voir le traumatisme ou la scène primitive. C'est ce qui apparaît de la vie à elle-même comme signifiant à l'état pur, et qui ne peut d'aucune façon s'articuler ni se résoudre. »

Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 466.

Vivant

« Il y a là un déplacement dont il faut mesurer la portée, la raison et les coordonnées. C'est que dans le dernier enseignement de Lacan -au moins c'est là que ça devient manifeste -, le symbolique est confronté, si je puis dire, au vivant, au corps vivant. Ce n'est pas anodin ces expressions, le vivant qui parle. Ça ramène, ça centre le point d'application du symbolique sur le corps vivant où le symbolique apporte des discordances.

Eh bien, pourquoi ne pas ici parler le langage des substitutions qui est familier à la conception combinatoire? Et disons qu'il s'opère dans l'enseignement de Lacan une substitution qui n'est pas soudaine, mais qui devient manifeste dans son dernier enseignement, une substitution de la biologie à la sociologie, mais sous les espèces de l'anthropologie structurale. Ce qui devient la référence, si je puis dire, c'est le vivant, le *bios*, la vie, alors que le point de départ

de son enseignement c'est bien plutôt -ce que j'écris pour faire comprendre -sociologie, c'est bien plutôt le social. »

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Le lieu et le lien », 2000-2001, cours du 28 mars 2001, inédit.

W

X

X : le signifiant énigmatique

« A. Stevens : « [...] A mon souvenir, ça vient, chez Freud, dans l'articulation entre névrose obsessionnelle et paranoïa. Après le premier traumatisme sexuel, on voit, du côté de la névrose, apparaître un reproche. Du côté de la paranoïa, on voit aussi apparaître un reproche, mais ce reproche n'est pas cru. Ensuite, deuxième temps, il y a, du côté de la névrose obsessionnelle, un déplacement du reproche dans les idées obsédantes, tandis que dans la paranoïa, c'est le reproche lui-même qui revient de l'extérieur. Je pense que le phénomène de l'*Un glauben* précise cette exclusion de la question de la croyance. Voilà, j'en ai terminé. »

J.-A. Miller : « C'est cela, me semble-t-il, que Lacan prend comme le noyau clinique qui répond peut-être à l'intuition de ce qu'évoque le noyau psychotique. Nous avons là le moment traumatique du signifiant. Dans les pages auxquelles vous vous êtes référé, Lacan prend justement l'exemple de l'homme aux loups, et l'incidence, dans ce cas, de ce signifiant non-sens qui se trouve véhiculé à travers l'histoire de ce patient. A cet égard, ce moment-là, qui est si l'on veut mythique, est un point commun de la clinique à partir duquel se dégage ou s'offre une clinique différentielle. Ensuite, il s'agit de savoir si l'inscription d'un S2 va ou non permettre l'émergence de la formule développée. La thèse que Lacan présente à cet égard, c'est, me semble-t-il, qu'il y a tout un chapitre de la clinique où l'on peut dire que ce moment reste fixé, c'est-à-dire où cet X n'est pas refoulé. La condition pour qu'émerge la structure développée du discours, c'est le refoulement du signifiant traumatique. C'est ce qui justifie alors que l'on substitue le \$ à zéro. Mais s'il n'y a pas refoulement, alors il faut faire avec, c'est-à-dire que va s'inscrire la série des S, S', S'', mais qu'elle va être dominée par le zéro du signifié et non par petit s. Ca va glisser sur le sujet comme l'eau sur les plumes d'un canard. »

Miller J.-A., « La clinique différentielle des psychoses », 1987-1988, Séminaire de DEA du 8 octobre 1987, inédit.

Y

Z

Références répertoriées



Abraham Karl

Abraham K., *Œuvres complètes*, Tome 1, 1907-1914, Paris, Payot et Rivages, 2000, p. 23-26, 29, 30-40, 214, 288.

Abraham K., *Œuvres complètes*, Tome 2, 1915-1925, Paris, Payot et rivages, 2000, p. 56-60.

Chiriaco Sonia



Chiriaco S., « Blessures amoureuses », *Le désir foudroyé*, Paris, Navarin/Le champ freudien éditeur, 2012, p. 87- 88 & 90.

Deutsch Helen



Deutsch H., *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*, Paris, PUF, 1994, p. 48-49 & 58-59, 97.

Deutsch H., *Problèmes d'adolescence*, Paris, Payot et Rivages, 2003, p. 37-38, 49-50, 56-57, 73, 81, 86-88, 170-171, 176, 195-196.

Deutsch H., *Les introuvables, cas cliniques et autoanalyse*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 60, 63, 170, 260.

Deutsch H., *Les « comme si » et autres textes*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 167, 236, 285, 305, 311-313, 315-318, 320, 323, 325.

Ferenczi Sandor



Ferenczi S. & Rank, O., *Perspectives de la psychanalyse* (1923), traduit de l'allemand par M. Pollak-Cornillot, J. Dupont et M. Viliker, Paris, Payot, 1994, p. 69.

Ferenczi S., «Réflexions sur le traumatisme » (1931-1932), *Psychanalyse 4, Œuvres complètes, tome IV, 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 139-141 & 143-147.

Ferenczi S., « Présentation abrégée de la psychanalyse », *Psychanalyse 4, Œuvres complètes, tome IV, 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 175.

Ferenczi S., « Traumatisme et aspiration à la guérison » (1930), *Psychanalyse 4, Œuvres complètes, tome IV, 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 279-280.

Ferenczi S., « La répétition en analyse pire que le traumatisme original » (1932), *Psychanalyse 4, Œuvres complètes, tome IV, 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 307.

Ferenczi S., « Attrait du passé (pulsion vers le corps de la mère, pulsion de mort) et fuite loin du présent » (1932), *Psychanalyse 4, Œuvres complètes, tome IV, 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 307.

Ferenczi S., « Traumatisme et angoisse » (1931), *Psychanalyse 4, Œuvres complètes, tome IV, 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 290.

Ferenczi S., « Psychanalyse et criminologie », *Psychanalyse 4, Œuvres complètes, tome IV, 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 230.

Ferenczi S., « Effet traumatique fondamental de la haine maternelle ou du manque d'amour » (1930), *Psychanalyse 4, Œuvres complètes, tome IV, 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 276-277.

Ferenczi S., « L'adaptation de la famille à l'enfant » (1927), *Psychanalyse 4, Œuvres complètes, tome IV, 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 32.

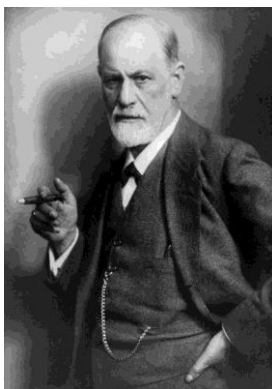
Ferenczi S., « Présentation abrégée de la psychanalyse », *Psychanalyse 4, Œuvres complètes, tome IV, 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 153.

Ferenczi S., « A propos du thème de la néo-catharsis » (1930), *Psychanalyse 4, Œuvres complètes, tome IV, 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 273.

Ferenczi S., « Analyses d'enfants avec des adultes » (1931), *Psychanalyse 4, Œuvres complètes, tome IV, 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 102, 109.

Ferenczi S., « Remarques aphoristiques sur le thème : être mort-être femme » (1931), *Psychanalyse 4, Œuvres complètes, tome IV, 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 284.

Freud Sigmund



Breuer J. & Freud S., « Le mécanisme psychique de phénomènes hystériques » (1893), *Etudes sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1985, p. 3-7.

Freud S., *La naissance de la psychanalyse* (1895), Paris, PUF, 1991, p. 59-61, 65, 132, 137, 247, 270, 366-367.

Freud S., « Obsessions et phobies » (1895), *Névrose, Psychose et perversion*, Paris, PUF, 1988, p. 39-41.

Freud S., *Cinq leçons sur la psychanalyse* (1904), Paris, PUF, 1984, p. 73 & 83-84.

Freud S. « Révision de la théorie du rêve », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (1932), Paris, Folio Essai, 1989, p. 42, 43, 161, 162.

Freud S., *Inhibition, symptôme, angoisse* (1926), Paris, PUF, Coll. Quadrige, 1993, p. 35-36 & 43 & 46-47 & 49 & 64.

Freud S., « Rattachement à une action traumatique. L'inconscient », *Introduction à la psychanalyse* (1916-17), Paris, Payot, 1994, p. 257.

Freud S., *Abrégé de psychanalyse* (1938), Paris, PUF, 1992, p. 15, 54, 61.

Freud S., « L'homme Moïse et la religion monothéiste », Paris, Gallimard, 1991, p. 127-128 & 151-152 & 158-166 & 167-169 & 170 & 193 & 195.

Freud S., « L'homme aux loups », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1979, p. 342, 397, 409.

Freud S., « On bat un enfant », traduit de l'allemand par Henri Hoesli, *Revue Française de Psychanalyse*, Tome VI, n° 3-4, Éd. Denoël et Steele, Paris 1933, p. 274-297, paragraphe 2.

Freud S., *Résultats, Idées, Problèmes I*, 1890-1920, Paris, PUF, 1995, p. 26-28, & 30 & 58 & 59 & 70-72.

Freud S., « Mes vues sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses » (1905), *Résultats, Idées, Problèmes I*, 1890-1920, Paris, PUF, 1995, p. 115, 117, 118, 121.

Freud S., « Pour introduire la discussion sur le suicide » (1910), *Résultats, Idées, Problèmes I*, 1890-1920, Paris, PUF, 1995, p. 131.

Freud S., « Introduction à la psychanalyse des névroses de guerre » (1919), *Résultats, Idées, Problèmes I*, 1890-1920, Paris, PUF, 1995, p. 245-247.

Freud S., « Rapport d'expert sur le traitement électrique des névrosés de guerre » (1920), *Résultats, Idées, Problèmes I*, 1890-1920, Paris, PUF, 1995, p. 249.

Freud S., « Psychanalyse et théorie de la libido » (1923), *Résultats, Idées, Problèmes II*, 1921-1938, Paris, PUF, 1995, p. 52-53, 60.

Freud S., « Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve » (1923), *Résultats, Idées, Problèmes II*, 1921-1938, Paris, PUF, 1995, p. 88.

Freud S., « Petit abrégé de psychanalyse » (1924), *Résultats, Idées, Problèmes II*, 1921-1938, Paris, PUF, 1995, p. 99-100.

Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » (1937), *Résultats, Idées, Problèmes II*, 1921-1938, Paris, PUF, 1995, p. 232, 236, 238-239, 241, 249.

Freud S., « Au-delà du principe de plaisir » (1920), *Œuvres complètes*, tome XV, Paris, PUF, 1996, p. 273-338 & 282-283 & 300-302 & 304-306.

Klein Mélanie



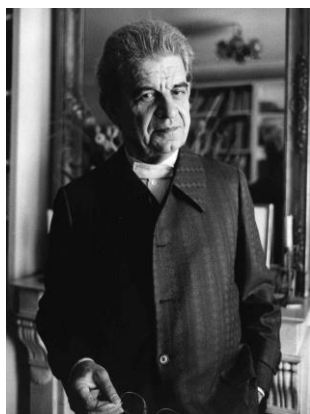
Klein M., « Les racines infantiles du monde adulte » 1957, *Envie et gratitude*, Paris, Gallimard, 1968, p. 105.

Klein M., « Le développement d'un enfant », *Essais de psychanalyse (1921-1945)*, Paris, Science de l'homme Payot, 1989, p. 57.

Klein M., « Contribution à l'étude de la psychogénèse des tics (I) », *Essais de psychanalyse (1921-1945)*, Paris, Science de l'homme Payot, 1989, p. 143.

Klein M., « Les stades précoces du conflit œdipien », *Essais de psychanalyse (1921-1945)*, Paris, Science de l'homme Payot, 1989, p. 232, 240.

Lacan Jacques



Écrits...

Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 182 & 186-187.

Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 254-255 & 260-261.

Lacan J., « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 386.

Lacan J., « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 730.

Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p.811-812 & 823.

Lacan J., « Position de l'inconscient », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 839.

Autres écrits...

Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 31-32, 35, 44, 47, 69, 70-71, 72, 74, 76-77.

Lacan J., « De la Psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 353.

Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 413.

Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 493.

Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 13-14.

Lacan J., « De la Psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 351-359.

Les Séminaires...

Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 45, 55, 213-214, 222, 258.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 259, 466.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2013, p. 25, 27, 35, 146, 345, 470.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 19, 286.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 380.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IX, *L'identification*, Inédit.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 300-302 & 361-362 & 375.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 54-55 & 58-59 & 61-62 & 66-68, 118, 226.

Lacan J., Le Séminaire, livre XIV, « La logique du fantasme », leçon du 7 décembre 1966, leçon du 12 avril 1967, inédit.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 265-278 & 309-310.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 148-149 & 151.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 42, 151.

Lacan J., Le Séminaire, livre XIX, « Du savoir du psychanalyste », leçon du 4 mai 1972, inédit.

Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non dupes errent », Leçon du 19 février 1974, p.128, (version AFI), inédit.

Lacan J., Le Séminaire, livre XXII, « RSI », Leçons du 17 décembre 1974, 14 janvier 1975, 21 janvier 1975, 11 février 1975, 18 février 1975, 11 mars 1975, 8 avril 1975, 15 avril 1975, 13 mai 1975, inédit.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 23-24, 32, 37, 41, 50, 64, 118, 123-124, 130-131, 134.

Lacan J., Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mour... », leçons du 14 décembre 1976, 18 janvier 1977, 8 février 1977, 12 Mai 1977, 17 mai 1977, inédit.

Lacan J., Le Séminaire, livre XXV, « Le moment de conclure », Leçon du 17 janvier 1978, inédit.

Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines ...

Lacan J., Conférence du 1er décembre 1975 au Massachusetts Institute of Technology, parue dans *Scilicet*, 1975, n° 6-7, p. 53-63.

Lacan J., Conférence du 25 novembre 1975 à Yale University, Paru dans *Scilicet* n° 6/7, 1975, p. 38-41.

Lacan J., Conférence du 24 Novembre 1975, paru dans *Scilicet* n° 6/7, 1975, p. 7-31, sous le titre : « Yale University, Kanzer Seminar ».

Préface...

Lacan J., Préface à la pièce de Frank Wedekind : l'éveil du printemps, 1974. Texte paru dans le programme du Festival d'automne, À propos de l'éveil du printemps, traduction de François Régault, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1974, p. 7-10.

Laurent Eric



Laurent É., « Le trauma à l'envers », *Ornicar ? Digital*, consultable sur : <http://www.lacanian.net/Ornicar%20online/Archive%20OD/ornicar/articles/204lau.htm>.

Miller Jacques-Alain



Miller J.-A., « La clinique lacanienne », 1981-1982, cours du 21 avril 1982, du 12 mai 1982, du 9 mars 1983, inédits.

Miller J.-A., « Du symptôme au fantasme et retour », 1982-1983, cours du 19 janvier 1983, du 9 mars 1983, inédits.

Miller J.-A., « Des réponses du réel », 1983-1984, cours du 14 décembre 1983, du 18 janvier 1984, du 14 mars 1984, du 23 mai 1984, inédits.

Miller J.-A., « 1, 2, 3, 4 », 1984-1985, cours du 5 juin 1985, inédit.

Miller J.-A., « Extimité », 1985-1986, cours du 22 Janvier 1986, inédit.

Miller J.-A., « La clinique différentielle des psychoses », 1987-1988, cours du 26 mars 1987, du 8 octobre 1987, du 26 novembre 1987, du 17 décembre 1987, du 21 janvier 1988, du 28 janvier 1988, du 18 février 1988, inédits.

Miller J.-A., « Cause et consentement », 1987-1988, cours du 9 décembre 1987, du 16 décembre 1987, du 13 janvier 1988, du 20 janvier 1988, du 27 janvier 1988, du 9 mars 1988, du 16 mars 1988, du 23 mars 1988, du 20 avril 1988, inédits.

Miller J.-A., « Traits de perversion », Séminaire de D.E.A. du 14 avril 1988, du 19 mai 1988, du 15 septembre 1988, inédit.

Miller J.-A., « Le banquet des analystes », 1989-1990, inédit.

Miller J.-A., « Donc », 1993-1994, cours du 15 décembre 1993, du 26 janvier 1994, du 2 février 1994, du 15 juin 1994, du 22 juin 1994, inédits.

Miller J.-A., « Silet », 1994-1995, cours du 15 mars 1995, du 22 mars 1995, du 12 avril 1995, inédits.

Miller J.-A., « L'Autre qui n'existe pas et ses Comités d'éthique », 1996-1997, cours du 19 mars et 26 mars 1997, du 2 avril 1997, du 14 mai 1997, du 21 mai 1997, du 28 mai 1997, du 28 mai 1997, inédits.

Miller J.-A., « Le partenaire symptôme », 1997-1998, cours du 17 décembre 1997, cours du 28 janvier 1998, du 04 mars 1998, du 11 mars 1998, du 25 mars 1998, du 6 mai 1998, inédit.

Miller J.-A., « L'expérience du réel dans la cure analytique », 1998-1999, cours du 9 décembre 1998, du 13 janvier 1999, du 17 mars 1999, du 9 juin 1999, inédit.

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Les us du laps », 1999-2000, cours du 1 décembre 1999, du 15 décembre 1999, du 22 mars 2000, du 27 mars 2000, du 24 avril 2000, du 7 juin 2000, inédit.

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Le lieu et le lien », 2000-2001, cours du 29 novembre 2000, du 6 décembre 2000, du 13 décembre 2000, du 14 mars 2001, du 28 mars 2001, du 2 mai 2001, inédits.

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Le désenchantement », 2001-2002, cours du 21 novembre 2001, du 6 février 2002, du 06 mars 2002, du 10 avril 2002, inédits.

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Un effort de poésie », 2002-2003, cours du 5 février 2003, du 21 mai 2003, du 11 juin 2003, inédits.

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Pièces détachées », 2004-2005, cours du 1^{er} décembre 2004, du 8 décembre 2004, du 9 mars 2005, du 23 mars 2005, inédits.

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Illuminations profanes », 2005-2006, cours du 23 novembre 2005, du 26 avril 2006, du 10 mai 2006, du 17 mai 2006, inédits.

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Le tout dernier Lacan », 2006-2007, cours du 15 novembre 2006, du 22 novembre 2006, du 29 novembre 2006, du 6 décembre 2006, du 13 décembre 2006, inédits.

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Tout le monde est fou », 2007-2008, cours du 28 novembre 2007, 14 mai 2008, inédit.

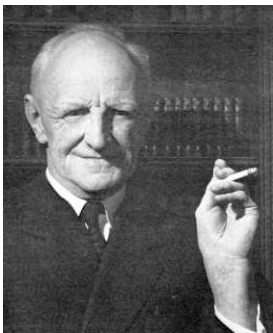
Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Choses de finesse en psychanalyse », 2008-2009, cours du 17 décembre, du 18 mars 2009, inédits.

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Vie de Lacan », 2009-2010, cours du 3 février 2012, du 17 février 2010, du 17 mars 2010, inédits.

Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « L'être et l'Un », 2011-2012, cours du 2 février 2011, du 9 février 2011, du 6 avril 2011, du 10 mai 2011, du 25 mai 2011, du 15 juin 2011, inédits.

Miller J.-A., « Lacan avec Joyce », *La Cause freudienne*, Paris, Le Seuil, n°38, fév. 1998, p. 4-15.

Rank Otto



Rank O., *Le traumatisme de la naissance*, (1924), traduction par S. Jankélévitch, Paris, PBP, 1990, p. 9, 15, 18-22, 31-32, 33, 35-36, 38, 40-44, 46, 50-60, 62-63, 65, 67, 69, 71, 74, 79, 83-88, 90, 99, 103, 111, 113-115, 117-118, 121, 134, 140, 144, 177, 193, 197, 200-202, 207, 213-217, 219.

Rank O., « La réaction du patient à la situation thérapeutique » (1929), et « Le thérapeute et le névrosé comme types complémentaires » (1931), *Volonté et psychothérapie*, traduit de l'anglais (version américaine) par J. Nass et C. Louis-Combet, Paris, Payot, 2002, p. 67, 113, 123, 131, 157, 165, 170-172, 175, 189, 249.

Rank O., *Au-delà du freudisme, la volonté du bonheur* (1929), traduction de Y. Le Lay, version électronique, p. 8, 41.

Rank, O., *L'art et l'artiste, Créativité et développement de la personnalité* (1930), traduit de l'anglais (États-Unis) par C. Louis-Combet, Paris, Payot, 1998, p. 16, 138, 141.



Winnicott Donald

Winnicott D., « Traumatisme, culpabilité, régression, individuation », *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000, p. 292, 295, 298-299, 301, 304, 306, 308-309, 312.

Winnicott D., « Le concept de régression clinique opposé à celui d'organisation défensive » (1967), *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000, p. 322-325.